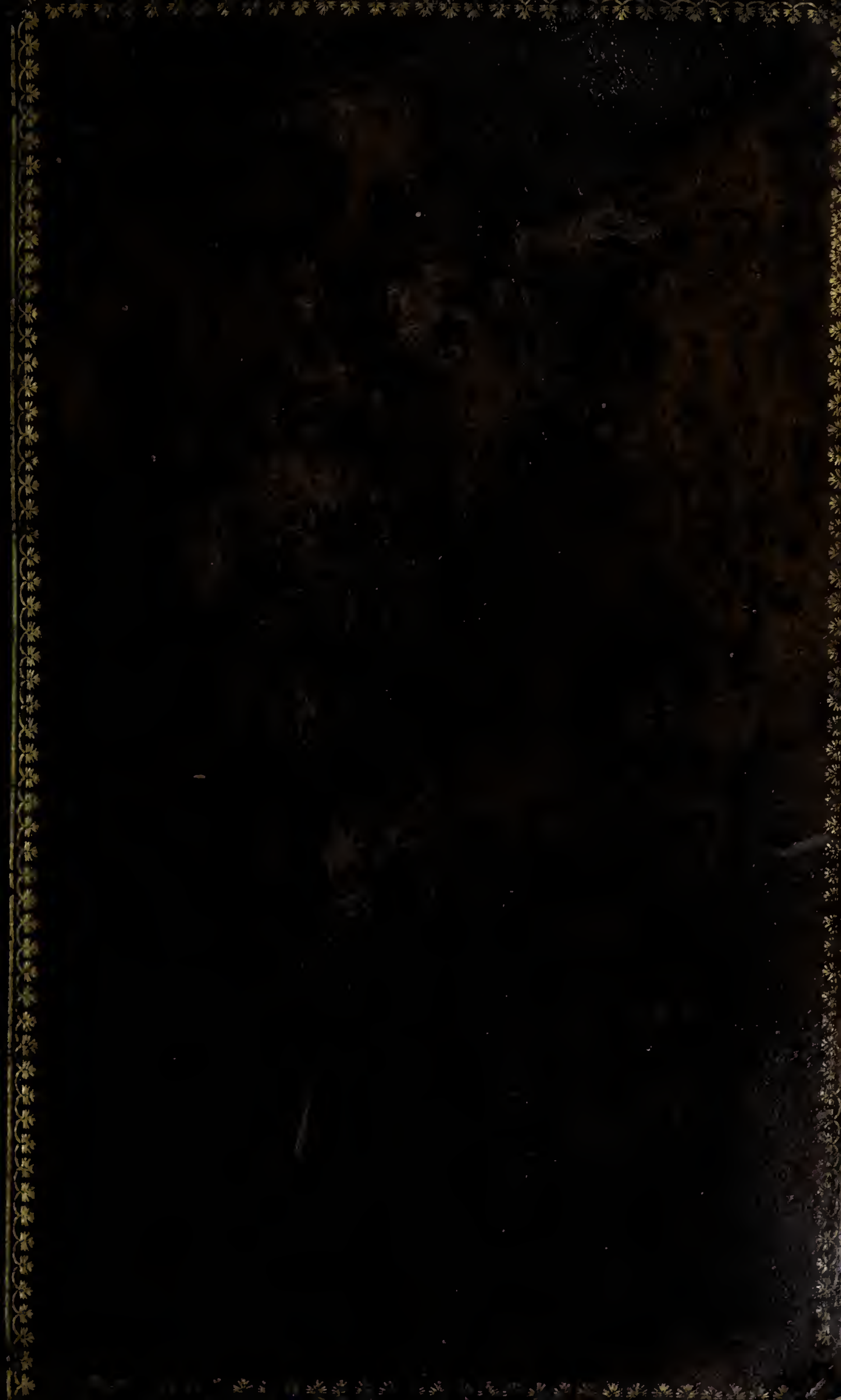
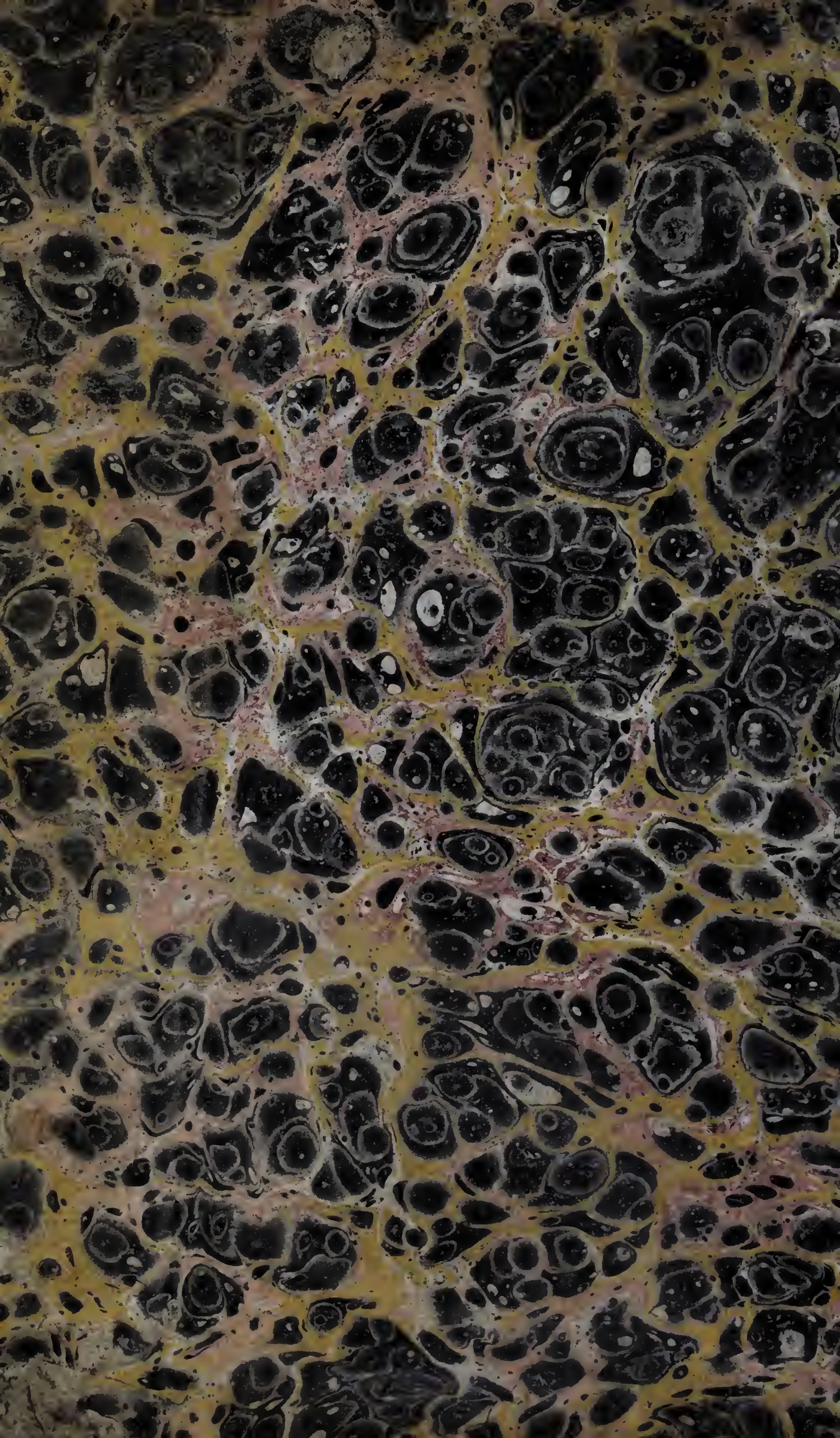
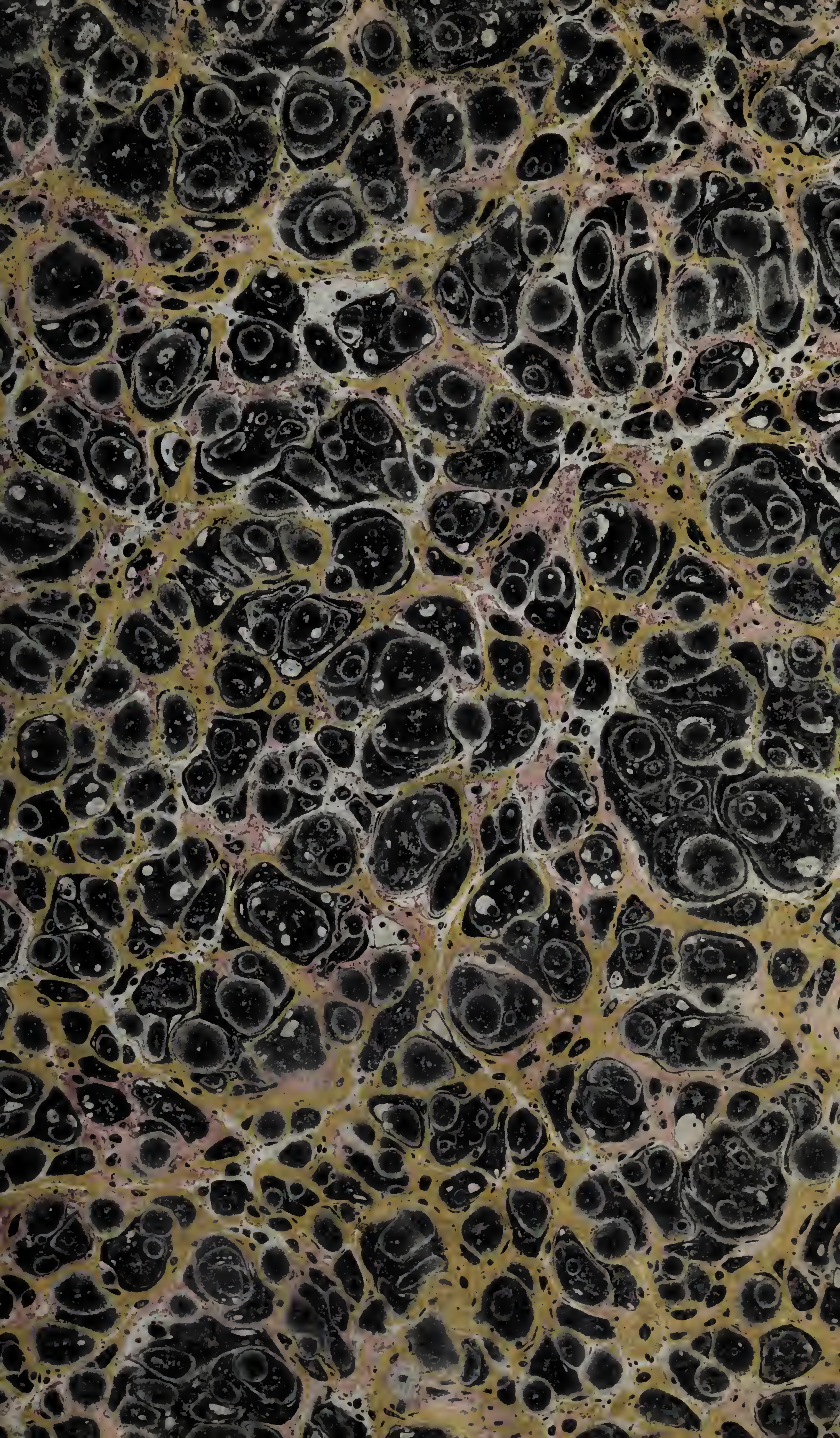






L'ÉCUYER

DES DAMES,

OU

LETTRES SUR L'ÉQUITATION.

Se trouve à Paris,

Chez
Madame HUZARD, rue de l'Éperon-Saint-André-des-Arts, N°. 7;
MAGIMEL, quai des Augustins, N°. 61;
JOUBERT fils, et CHARLES BANCE, Marchands d'Estampes, rue J.-J. Rousseau, N°. 10, près l'Hôtel des Postes.

L'ÉCUYER DES DAMES,

OU

LETTRES SUR L'ÉQUITATION,

CONTENANT

DES PRINCIPES ET DES EXEMPLES SUR L'ART DE MONTER A CHEVAL;

Ouvrage utile à l'un et à l'autre Sexe, et orné de Figures, gravées d'après les dessins d'H. VERNET;

PAR L. H. PONS-D'HOSTUN.·.

Ancien Écuyer du Manége de S. M. l'Empereur d'Allemagne, à Bruxelles.

DÉDIÉ AU BEAU SEXE.

Duperron-[illegible]

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, N°. 7.

1806.

AU BEAU SEXE.

Mesdames,

En vous traçant quelques préceptes sur l'Équitation, je n'ai pas seulement voulu vous engager à vous livrer plus souvent à un exercice aussi agréable qu'il est utile; mais encore j'ai eu en vue de vous faire connoître les inconvéniens et les dangers auxquels vous seriez exposées en montant à cheval, si vous n'employiez un peu d'art pour vous en garantir. C'est au moyen de cet art que la force reste soumise à la

foiblesse; et la Nature a déjà placé sous votre dépendance tant d'êtres plus forts que vous, que j'ai pensé concourir à ses vues, en osant vous offrir quelques secours utiles à votre sûreté, et nécessaires pour accroître votre puissance.

PRÉFACE.

Si tous les arts ont des règles plus ou moins difficiles, celui de l'équitation a sur ce point une particularité qui lui est propre et qui n'appartient qu'à lui; c'est qu'il forme à la fois deux individus, obligés de concourir l'un et l'autre à la pratique de ses règles par des fonctions différentes, et qui, tous les deux, se prêtent une assistance tellement nécessaire, que l'art ne peut exister sans leur union parfaite.

L'art de diriger un cheval seroit en effet inutile, on n'atteindroit qu'à la moitié de son but, si le cheval lui-même n'étoit soumis à un travail particulier pour lequel il a besoin d'intelligence, de force, d'adresse et de bonne volonté.

Si l'on considère cet animal par ses qualités intérieures et extérieures, il est de tous le plus parfait et le plus propre

au service de l'homme. Son caractère, quoique fier et belliqueux, est doux, soumis, susceptible d'attachement et de reconnoissance; ses formes sont belles, élégantes, et la Nature semble avoir voulu le distinguer des autres quadrupèdes par les proportions les plus justes.

L'usage de cet animal remonte jusqu'à l'origine des hommes, puisque, par ses diverses qualités, il étoit celui de tous qui pût leur procurer le plus d'avantages, soit en leur prêtant ses secours dans leurs travaux, soit en servant leurs passions les plus nobles, celles de la guerre, des courses, de la chasse, et de tous les autres amusemens destinés au délassement des héros.

Il est vraisemblable que ceux qui, les premiers, réduisirent le cheval à l'état de domesticité, furent encore loin d'imaginer le parti qu'ils pourroient en tirer pour l'équitation. Cependant nous voyons, au rapport d'*Hérodote*, cet art connu chez les premiers Scythes; et les Amazones qui

descendoient de ce peuple guerrier avoient l'usage de la cavalerie, lorsqu'elles furent vaincues par les Grecs sur les bords du Thermodon.

Il est beau de voir des femmes s'emparer pour ainsi dire les premières de la force et de la fierté du cheval, lui presser les flancs avec vigueur, le conduire au combat, à la chasse, s'en servir dans leurs courses, et le soumettre à toutes leurs volontés.

Longtemps cependant l'équitation fut imparfaite. On commença d'abord par ne se servir des chevaux à l'armée que pour y conduire des charriots, qu'on lançoit à travers les bataillons pour les disperser. Sésostris passe pour être le premier Prince qui ait imaginé d'avoir une cavalerie complette. Le dessein qu'il avoit conçu de conquérir toute la terre lui en fit rechercher tous les moyens, et vingt-quatre mille chevaux firent partie de la puissante armée qu'il destinoit à l'exécution de son ambitieux projet.

L'historien (1) qui donne à ce sujet des détails dont on ne peut douter, nous représente comme bien plus puissante encore la cavalerie qu'employa Ninus, roi des Assyriens, pour conquérir la Bactriane. « Ce corps, dit-il, étoit composé de » deux cent dix mille combattans, des- » tinés à soutenir dix-sept cent mille » hommes d'infanterie. »

Les Grecs connoissoient l'art de l'Équitation longtemps avant la conquête de Troye; mais le merveilleux qui accompagne l'histoire de ces peuples permet de douter de l'étendue des connoissances qu'on leur a supposées dans un art difficile, qui paroît n'avoir été perfectionné que par une très-longue suite de siècles.

Cependant l'idée qu'en avoit *Homère* semble annoncer que de son temps l'Équitation avoit acquis un degré de force bien supérieur à ce que l'on pourroit exiger

---

(1) *Diodore de Sicile.*

aujourd'hui de nos meilleurs écuyers. Ce poëte voulant représenter, dans le quinzième livre de l'*Iliade*, l'adresse et l'agilité que mit Ajax à passer d'un de ses vaisseaux à l'autre, et le talent qu'il eut de les défendre tous en même temps par la promptitude de cette manœuvre, cherche à la rendre plus sensible par la comparaison suivante.

« Tel, dit-il, qu'un habile écuyer, ac-
» coutumé à manier plusieurs chevaux à
» la fois, en a choisi quatre des plus vi-
» goureux et des plus *vîtes*, et, en pré-
» sence de tout un peuple qui le regarde
» avec admiration, les pousse à toute
» bride, par un chemin public, jusqu'à
» une grande ville qu'on a donnée pour
» limite à sa course, passe légèrement de
» l'un à l'autre, vole avec eux en fendant
» les airs, et les fait tous arriver au même
» instant à son but avec autant de jus-
» tesse et de précision que s'il n'en avoit
» eu qu'un seul à diriger; tel fut Ajax

» dans une circonstance aussi intéressante
» pour sa gloire, etc. (1). »

Cette comparaison ingénieuse ne peut avoir été inspirée que par la connoissance qu'avoit ce prince des poëtes de la perfection à laquelle étoit parvenu de son temps l'art de l'équitation : non seulement dans tous les siècles il a fait les délices de l'homme ; mais, sans parler de ces peuples d'Amazones qui en faisoient leur occupation la plus chère, combien l'Histoire n'a-t-elle pas célébré d'héroïnes dont le nom fût resté dans l'oubli sans le goût particulier qu'elles prenoient à manier habilement un coursier? C'étoit à cheval qu'elles étoient forcées de combattre, et c'est à leur adresse en ce genre qu'elles ont dû la plus grande partie de leur gloire.

Il étoit réservé au siècle heureux qu'un Héros embellit par la protection qu'il ac-

(1) Les fils Franconi dont les talens sont au-dessus de tout éloge pour mener les chevaux dans ce genre, justifient cet exemple aujourd'hui.

corde à tous les arts, autant que par les victoires éclatantes dont il l'a signalé, de ranimer dans le cœur d'un sexe fait pour tout honorer, ce goût qu'il a toujours eu pour tout ce qui annonce du courage et de l'adresse. L'on a vu des Dames en qui brillent toutes les vertus, qui réunissent tous les talens de plaire, montrer, par leur goût pour l'équitation, qu'aucun art, quelque difficile qu'il soit, n'est au-dessus de leurs heureuses facultés. Tout, dans ce sexe enchanteur, devient d'une facilité admirable.

La plupart des Dames aujourd'hui se font un amusement de l'équitation, et ce goût, aussi utile à leur santé qu'au développement de leurs graces, méritoit d'être encouragé par des connoissances qui leur fissent trouver plus de facilité à le satisfaire.

Jusqu'à présent les hommes s'étoient attribué exclusivement un art qui sembloit n'être fait que pour eux, et tous nos Traités en ce genre n'avoient encore eu d'autre objet que de former des écuyers; il n'étoit

pas même venu dans l'idée des auteurs célèbres qui ont écrit sur cette matière, d'adapter leurs préceptes à un sexe dont à peine quelques individus auroient été disposés à en faire usage ; mais puisque ce sexe, qui ne se rebute point des difficultés dans la pratique des beaux-arts, met celui-ci au nombre de tous ceux qu'il embellit, j'ai cru qu'il me sauroit quelque gré de lui donner des règles qui ne peuvent convenir qu'à lui, et qui, par cela même, n'ont point encore fait partie d'aucun des ouvrages qui ont été donnés sur l'équitation.

La manière de monter et de se tenir à cheval est différente pour les Dames, et de cette différence résulte déjà la nécessité d'employer d'autres mouvemens pour le bien diriger dans ses différentes allures ; mais la forme des habillemens, la foiblesse et la timidité naturelles de ce sexe, sont encore des objets qui doivent être pris en considération : j'ai donc pensé que, puisque les Dames prenoient du goût à l'exer-

cice du cheval, il leur falloit nécessairement un traité particulier. Avant de le leur offrir, j'ai voulu moi-même le mettre en pratique, et en faire l'expérience avec un grand nombre d'écolières, qui toutes ont parfaitement profité de mes leçons, et ont acquis dans l'art de l'équitation, sinon tout ce qui n'est utile qu'à un parfait écuyer, au moins tout ce qui peut mettre une Dame en état de monter et de conduire un cheval avec grace, avec adresse, d'éviter les dangers et les accidens auxquels sont exposées les personnes qui se livrent imprudemment à un exercice pénible et difficile, sans en connoître les règles; en un mot, de tirer d'un cheval tout le parti nécessaire à quiconque ne se propose pas de devenir un maître de manége.

Quoiqu'il faille des règles particulières pour les Dames, néanmoins le fonds de l'art est le même pour l'un et pour l'autre sexe; il n'y a que des modifications pour celui auquel je me propose particulière-

ment d'être utile dans cet ouvrage. Delà j'ai conçu l'idée de faire faire à mes écolières la moitié de leurs cours en hommes, et l'autre moitié dans les habillemens de leur sexe.

Une femme qui monte à cheval en homme n'a pas ordinairement l'ambition de devenir un écuyer parfait ; ce n'est point non plus à sa foiblesse à dresser un cheval fougueux, à l'exercer autour d'un cercle ou d'un carré, pour lui assouplir les épaules, rompre ses caprices et l'exercer à toutes les leçons du manége. J'ai donc supprimé de mes principes tout ce qui n'appartient et ne peut appartenir qu'à ce que nous appelons l'*homme de cheval;* j'ai borné l'exercice des Dames aux principales allures de cet animal, qui sont le pas, le trot et le galop ; j'ai voulu qu'elles y fussent également habiles sous le costume de notre sexe et sous celui du leur, ce qui leur sera d'autant plus utile, que la plupart des femmes préfèrent notre habillement, et qu'en effet il est beaucoup

plus commode et les expose à moins de dangers.

Cependant il est des Dames qui, par un louable motif de décence, répugnent à travestir leur sexe; et c'est principalement pour celles-ci qu'il m'a fallu, des règles générales, tirer des principes particuliers pour les accommoder à leur manière de monter, de se tenir assises, et de se livrer à tous les mouvemens qu'elles doivent mettre en usage.

Ainsi, soit qu'elles veuillent s'exercer en hommes, soit qu'elles veuillent conserver l'habillement de leur sexe, elles trouveront dans le Traité que je leur présente des principes qui les conduiront également à tout ce que l'art de l'Équitation peut avoir d'utile et d'agréable pour elles.

Rien, en effet, ne peut leur être plus utile qu'un exercice qui passe pour le plus salutaire, et auquel la médecine attache la plus grande importance. Cependant, disent les auteurs de l'*Encyclopédie* qui

ont traité cette matière, le luxe et la mollesse qui ont recherché les voitures les plus douces et les plus voluptueuses ont presque fait entièrement abandonner de nos jours ce remède si commode et si simple, « surtout par les Dames, auxquelles, sans » contredit, il seroit encore beaucoup » plus salutaire qu'aux hommes. Les maladies nerveuses auxquelles elles sont si » sujettes, ne peuvent souvent se guérir » que par cet exercice; les secousses » douces et réitérées qu'il procure, et qui » portent principalement sur la poitrine » et sur les principaux viscères, sont le » moyen le plus sûr pour rétablir le ton » et l'élasticité des fibres, des vaisseaux et » des nerfs, pour désobstruer les viscères » engorgés, pour rendre la fluidité nécessaire aux liquides, en un mot, pour rétablir la circulation dans cette uniformité » sans laquelle on ne sauroit jamais jouir » d'une santé ferme et durable. »

Depuis l'époque où l'on écrivoit ainsi contre la préférence que la volupté don-

noit aux voitures sur l'exercice du cheval, les goûts, les mœurs, les usages ont entièrement changé; nos Dames ne sont plus petites-maîtresses, et préfèrent une santé vive et fraîche aux langueurs d'un tempérament fatigué par la mollesse: or il n'est rien de plus propre que l'équitation à entretenir cet état si précieux d'une santé parfaite; mais si en cela cet art est d'une si grande utilité, les agrémens qu'il procure ne sont pas moins dignes d'être recherchés. Les changemens arrivés dans nos mœurs nous ont fait voir, à l'honneur des Dames, des épouses fidèles et courageuses accompagner leurs maris jusque dans les camps, et renforcer l'amour de la patrie par l'amour conjugal et paternel.

D'autres passant à la campagne les belles saisons de l'année, s'y livrent aux plaisirs de la chasse, des promenades et de la pêche.

D'autres enfin se plaisent à voyager à cheval, et c'est pour les mettre toutes en état de satisfaire des goûts si conformes à

la Nature, si utiles à leur santé, si propres à leur procurer une foule d'agrémens, que j'ai conçu le projet de l'ouvrage que je leur présente. J'ai tâché d'en supprimer cette aridité qui souvent déplaît aux hommes mêmes les mieux disposés à approfondir le talent de l'équitation ; et comme je fais faire aux Dames la moitié de leur cours sous l'habillement de notre sexe, comme, sous cet habillement, les règles de l'art leur sont communes avec les hommes, et que, sans vouloir donner à mes écolières une perfection qui leur seroit inutile, je leur enseigne néanmoins tout ce qu'un bon cavalier doit savoir, mon ouvrage sera nécessairement utile aux deux sexes : aux Dames, pour favoriser en elles un goût qui ne peut qu'ajouter à tous les talens par lesquels elles font le charme de la société ; aux hommes, pour leur en donner un qui leur est indispensable, et dont le plus grand nombre ne veut acquérir que ce qui lui est utile.

Quant à ceux qui voudront porter ce

talent plus loin, c'est-à-dire qui désireront acquérir la connoissance du cheval, se mettre en état de le dresser aux différens exercices du manége, diriger son équipement, le soigner en santé comme en maladie, je leur indique les ouvrages de nos plus célèbres écuyers, dans lesquels ils trouveront tous les préceptes nécessaires à ces différentes parties de l'équitation.

Je dois cependant leur faire observer que l'art de traiter les maladies des chevaux, quoiqu'il dût être fort utile à un véritable écuyer, est un objet tout-à-fait différent, dont aucun de nos grands maîtres de manége ne se sont occupés dans leurs ouvrages ; et que l'art vétérinaire ayant atteint depuis le plus haut degré de sa perfection, nous devons aujourd'hui, plus que dans aucun temps, laisser cette partie intéressante aux artistes célèbres qu'ont répandus partout les deux grandes Écoles, dont je ne laisserai point échapper l'occasion de parler ailleurs, en

leur rendant l'hommage que tout écuyer doit aux services importans qu'elles ont rendus.

Je n'ai point eu l'ambition, dans cet ouvrage, d'associer mon nom à ceux de tant d'hommes savans qui ont illustré l'équitation, soit par le haut degré auquel ils l'ont élevée, soit par la manière dont ils en ont écrit les principes. Suppléer à ce qui manque dans leurs livres pour satisfaire le goût que manifestent aujourd'hui les Dames, a été l'unique objet de mon entreprise ; répondre aux vœux d'un Gouvernement restaurateur des arts, faire agréer mon zèle au sexe intéressant à qui je le consacre, seront la plus douce récompense à laquelle j'aspire.

L'ÉCUYER DES DAMES,

OU

LETTRES SUR L'ÉQUITATION.

LETTRE PREMIÈRE.

Vous me flattez beaucoup, Madame, lorsqu'en me demandant des leçons sur l'art de monter à cheval, vous me supposez des talens acquis par une longue expérience et reconnus par l'Empereur Joseph II, qui en a senti le prix, dites-vous, par la confiance et les bontés dont il m'a honoré.

Il est vrai, qu'après m'être formé pendant un grand nombre d'années, au manége des Tuileries, sous deux maîtres des plus célèbres,

MM. les chevaliers Dugas et Villemotte, je n'eus besoin que de leur réputation pour faire valoir auprès de S. M. l'Empereur d'Allemagne, quelques dispositions heureuses qui avoient dû naturellement se développer sous la direction de deux hommes aussi recommandables; et le fruit que j'ai tiré de leurs leçons m'a valu quinze années de service chez l'Empereur, en qualité d'écuyer-chef de son manége à Bruxelles.

Une aussi longue expérience, et le goût extrême que j'avois pour un art qui, pendant toute ma vie, a fait ma principale et ma plus chère étude, peuvent donç me permettre de me rendre à vos vœux; je le fais avec tout l'empressement de l'amitié, et je vous promets de faire de vous, Madame, un cavalier qui, par le secours de vos graces et de votre aptitude naturelle pour tous les talens, deviendra le plus accompli comme le plus aimable.

Mais je suis étonné, je l'avoue, qu'une jolie femme, faite pour régner au milieu des cercles les plus élégans et les plus polis, abandonne le pouvoir si flatteur de ses charmes pour venir se ranger sous les lois du manége. Le meilleur écuyer qui seroit admis à vous faire sa cour, n'auroit avec vous d'autre

langage que celui de son cœur ; mais si vous devenez pour lui une écolière d'équitation, vos oreilles s'accoutumeront-elles aux nouvelles expressions avec lesquelles il faudra vous familiariser ? Ne craindrez-vous pas, en sortant d'un joli boudoir ou d'un sallon agréable, d'entrer dans une écurie ? Et ferez-vous volontiers le sacrifice de cette tendre soumission que vos charmes commandent, pour vous accommoder des boutades et des caprices d'un cheval ?

Les Dames, dites-vous, prennent toutes du goût pour cet exercice, et le talent de bien mener un coursier est devenu pour elles un art qui vaut bien sans doute celui de varier à l'infini les formes élégantes de tout ce qui sert à parer votre sexe ; l'un est inutile à la beauté, l'autre développe les graces et forme un amusement qui contribue autant à la santé qu'au plaisir.

Si nous avions besoin d'éprouver les dispositions de votre sexe pour tout ce qui constitue les arts, nous les reconnoîtrions dans une mode à laquelle il ne manquera pas de donner cette perfection qu'il imprime à tout ce qui devient l'objet de son étude.

Mais, je le répète, Madame, il vous faut

plus que du goût pour les exercices de l'équitation, ils exigent encore du courage, de la prudence et de l'adresse. Le courage et l'adresse ne sont point des qualités étrangères aux Dames; vous souriez de ma réticence sur la troisième que j'exige : vous savez bien qu'en général nous ne sommes pas toujours aussi sévères; mais il est des imprudences aimables qui cessent de l'être dans l'art que je me propose de vous enseigner.

Vous êtes donc prévenue, Madame, que nous allons quitter le langage doucereux des cercles pour ne parler que de chevaux, de selles, de brides, de pas, de trot, de galop et de tout ce qui constitue la science du manége, l'une des plus arides dans les leçons nécessaires pour l'acquérir, mais des plus utiles et des plus agréables quand on la possède.

Quelle que soit la fermeté de votre résolution, quel que soit le courage avec lequel vous la soutiendrez, je ne veux abuser ni de l'un, ni de l'autre. L'art de l'équitation, pratiqué jusqu'à présent par des hommes, et plein de rudesse en lui-même, va subir le sort de tout ce qui tient au commerce des Dames : je m'attacherai donc, autant qu'il me sera possible, à le débarrasser de tout ce qu'il y

a de trop dur pour la délicatesse de votre sexe; et comme, malgré mes efforts, les leçons que vous me demandez ne pourront vous dédommager de la perte du temps que vous employez à plaire, je les diviserai en autant de lettres qui vous permettront de respirer et de dissiper, par des occupations plus agréables, l'ennui que vous feront peut-être éprouver des commencemens difficiles. Je m'en tiens aujourd'hui à ce préambule, et nous entrerons incessamment en matière.

LETTRE II.

Je suis étonné, Madame, que la plupart des femmes ayant fait entrer l'art de l'équitation dans le nombre de leurs talens, il n'existe encore pour elles aucun traité sur cette matière. Plusieurs savans auteurs nous en ont donnés qui sont très-estimés, mais seulement à l'usage des hommes; il ne leur étoit pas venu dans l'idée que l'exemple de quelques femmes, recommandables par leurs vertus et leurs charmes, influeroit quelque jour sur votre sexe au point de lui faire adopter une science qui peut être un moyen de parvenir à la gloire, comme un objet d'amusement et de dissipation.

Or il ne peut y avoir, pour les hommes et pour les femmes, une même manière d'enseigner l'équitation. Ceux-là sont doués d'une plus grande force, sont plus endurcis à la fatigue par l'éducation qu'ils ont reçue, plus hardis dans le danger, plus faits enfin pour gouverner des chevaux; celles-ci sont d'une

complexion plus délicate, d'un naturel plus timide, elles sont vêtues d'une manière plus incommode, et accoutumées dès l'enfance à des occupations plus douces. Cette différence dans la constitution et les habitudes des deux sexes en met une nécessairement dans les leçons d'un art dont le succès dépend principalement de la constitution physique et des habitudes du corps.

Je vais donc supposer que j'écris pour toutes les Dames, et leur offrir un traité particulier d'un exercice dans lequel elles n'ont pu suivre jusqu'à présent que des règles qui, vû leur délicatesse, ne leur étoient point applicables.

Le talent que vous voulez acquérir, Madame, va changer votre sexe, et vous serez avec moi, quoique toujours par vous-même, l'ornement de l'un et de l'autre. Les règles générales de l'équitation n'étant établies que pour les hommes, vous serez homme pendant la première partie de votre cours, et vous reprendrez dans l'autre les habillemens de votre sexe; telle est sa supériorité sur le nôtre, que nous ne pouvons être femmes que par le ridicule, tandis que vous vous jouez également de vos graces et de votre amabilité

sous un chapeau à plumet et sous un bonnet de fleurs.

Je vous suppose donc d'abord vêtue en joli cavalier, et tenant à la main une baguette que nous appelons une *gaule* en terme de manége, et nous allons commencer votre instruction par les règles ordinaires qui conviennent aux hommes, en les modifiant néanmoins quelquefois par la nécessité des convenances.

Dans cette partie de vos leçons, je ne puis mieux faire que de suivre les principes que j'ai reçus des deux plus habiles maîtres; et ceux qu'ont enseignés les meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette matière. La longue expérience que j'en ai faite m'ayant donné de nouvelles connoissances, je m'en servirai pour vous faire acquérir une plus grande perfection, soit sous les dehors de notre sexe, soit sous les habillemens du vôtre.

Pour mieux appliquer les leçons que je vous donnerai, Madame, je vous conseille la lecture des ouvrages reconnus depuis long-temps pour renfermer les véritables principes de l'équitation, et qui font aujourd'hui la principale règle des maîtres dans toutes les écoles de manége.



Dessiné par H. Vernet.

Position de la Dame en homme.

Guillaume Cavendisch, duc de Newcastle, d'une illustre famille d'Angleterre, donna au public, au milieu du dix-septième siècle, une excellente méthode de dresser et de travailler les chevaux ; elle a été imprimée en françois à Anvers en 1658, en un volume in-folio : il en a été fait successivement plusieurs éditions, dont la première est toujours très-recherchée pour la beauté des figures dont elle est enrichie.

M. Robichon de la Guérinière, ancien écuyer du Roi de France, après s'être distingué pendant longtemps par la perfection à laquelle il portoit ses élèves, donna au public deux ouvrages extrêmement estimés ; l'un, sous le titre de l'*École de Cavalerie*, réimprimé plusieurs fois, et dont la plus belle édition, ornée de figures, est de 1733 ; l'autre intitulé : *Élémens de Cavalerie*, en deux volumes *in*-12. Ces deux livres achevèrent la réputation de l'auteur, qui fut honoré jusqu'à sa mort des bienfaits et de l'estime de son Souverain.

Quoiqu'on pût tirer une grande utilité de plusieurs autres ouvrages publiés sur le même sujet, je donne cependant la préférence à ceux que je viens de vous indiquer, comme étant

plus méthodiques et plus à la portée de toute intelligence. Je vous engage donc, Madame, à les consulter dans les circonstances où mes leçons ne vous paroîtront pas assez lumineuses, et où je pourrai vous laisser quelque chose à désirer ; mais pour ne pas doubler votre travail par une lecture beaucoup moins amusante que celle d'un roman, je m'appuyerai moi-même de l'autorité de ces deux grands maîtres pour justifier mes principes et ma manière d'enseigner, de sorte qu'ils puissent ne vous être utiles que pour vous affermir davantage dans les connoissances que vous aurez acquises et dans les progrès que vous aurez faits. J'espère cependant que vous n'aurez besoin que de mes instructions, puisqu'elles ne sont destinées que pour votre sexe, et que tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent ne concerne que les hommes. Puissent vos talens et mon zèle vous donner un grand nombre d'émules ! il sera beau de voir les Dames nous disputer les honneurs de l'équitation. Si *Jeanne d'Arc* n'eût pas pris à cet exercice un goût particulier, elle n'eût pas été en état de commander une armée, et eût péri sans gloire dans son village.

LETTRE III.

Il est, Madame, dans l'art de l'équitation, une connoissance qui doit précéder toutes les autres; c'est celle du cheval. Cet animal, le mieux proportionné dans ses formes, est plein de graces et d'élégance; son œil est beau, son regard est fier et martial; son allure est légère, son caractère doux, son humeur quelquefois capricieuse : voilà bien des titres pour plaire aux Dames qui, possédant elles-mêmes l'art de soumettre et d'adoucir tout ce qui les approche, éprouveront moins de résistance dans l'éducation du cheval qu'elles auront à former. Fier de porter l'homme qui le dompte avec vigueur, quel sera son amour-propre lorsqu'il sera dirigé par la douceur des graces? Le cheval de Turenne gagna l'affection de tous les soldats de l'armée; s'ils eussent été des amazones, il se fût rendu bien plus aimable.

Ne croyez pas cependant que tous les chevaux ressemblent au portrait que je viens de vous donner. La connoissance de leurs formes

extérieures et de leurs bonnes ou mauvaises qualités est plutôt la science de l'écuyer habile dans son art, que celle d'une femme qui en étudie les principes. Je vous suppose un cheval bien choisi et dressé, mais qui cependant a besoin de votre approbation; or, c'est pour la bien diriger qu'il vous suffit d'avoir quelques règles. Une jolie figure est le premier objet qui vous séduira sans doute. Je suis fâché, Madame, de vous contrarier sur un goût si naturel : à votre âge, on aime tout ce qui porte un extérieur agréable; mais quand on a votre discernement, en se laissant toucher par les charmes de la figure, on leur préfère des qualités essentielles et plus solides. Celles que doit avoir un cheval, pour une écolière d'équitation, sont une grande sagesse et de bonnes jambes.

Quant à la taille, il faut bannir les petits chevaux, et sur-tout ceux qu'on appelle chevaux d'arquebuse, qui sont ordinairement de la plus petite espèce : ils servent principalement à la chasse pour le tiré. Une hauteur de quatre pieds six à sept pouces est celle que doit avoir le cheval d'une Dame. Si vous me demandez de quel pays il doit être, je vous répondrai que, pourvu qu'il ait les deux qualités que j'exige, je mets aussi peu d'importance à con-

noître sa patrie que son origine. Lorsque mes leçons auront fait de vous une cavalière à l'épreuve des différens chevaux, vous pourrez acquérir par vous-même une connoissance plus étendue des formes et des qualités que doit avoir cet animal considéré dans sa perfection ; et c'est alors que vous pourrez mettre du goût et du luxe dans votre équipage. Vous n'admettrez pas cependant, comme Caligula, votre cheval favori à manger à votre table ; vous n'aurez pas, comme ce prince, l'idée d'en faire un magistrat ; vous n'exigerez pas, comme l'empereur du Mogol, qu'il ait quatre ou cinq cents ans de noblesse : ce sont des folies qui n'appartiennent point à votre sexe ; les siennes sont plus aimables. Votre cheval, choisi par vous-même ou par un connoisseur, sera fier de porter sa maîtresse, et son orgueil lui donnera des graces et de la beauté. En attendant, et pour vous former dans l'art de le monter et de le diriger, je vous conseille de donner la préférence aux chevaux espagnols, navarrins, normands, limosins ou auvergnats ; ce sont ceux dont je fais le plus habituellement usage dans les leçons du manége, et je les ai reconnus les meilleurs pour cet emploi.

En vous évitant la peine de choisir vous-même votre cheval, je vous épargne un travail long, difficile et fastidieux, qui ne pourra vous plaire que quand vous aurez profité de mes principes. Beaucoup d'habiles écuyers ont écrit sur l'art de connoître et de choisir les chevaux; mais il en est très-peu qui aient rempli leur objet. La plupart ont voulu produire des ouvrages scientifiques; il en est même qui ont porté les bornes de cette science jusqu'à prescrire un cours d'anatomie de l'homme et du cheval : prétention non moins extravagante que celle de trouver un coursier décoré de seize quartiers de noblesse. Enfin, presque tous les écrits qui renferment des notions sur cette matière sont hérissés de difficultés, chargés de mots et de phrases inintelligibles pour des écoliers de manége et sur-tout pour une femme. Il faut avoir un long exercice et beaucoup d'expérience pour lire ces ouvrages avec fruit; et ce n'est que quand on a quitté l'école après y avoir fait des progrès, qu'il est permis de se livrer à ce genre d'étude.

Je vous dispense donc, Madame, pendant votre cours d'équitation, d'une science difficile, et que dans la suite vous pouvez acquérir par vous-même. Un ami vous a procuré un

cheval sage et solide par les jambes ; il ne vous en faut pas d'autre pour recevoir mes leçons ; mais vous devez les prendre pendant trois ou quatre mois en homme, et le reste du temps en femme. Il vous faut donc une selle pour chacun des deux sexes que vous représenterez à cheval.

La connoissance d'une selle n'est pas plus amusante pour une Dame, que celle des viscères et des fibres de son cheval ; mais elle est utile pour une écolière autant que pour un écuyer parfait. Vous pouvez faire votre cours sur un cheval qui n'aura pas des qualités sublimes ; mais il n'est d'usage, ni pour les hommes, ni pour les femmes, de le monter à poil comme les soldats romains. Il vous faut donc absolument deux selles, c'est-à-dire, une pour homme et l'autre pour femme. Cet objet mérite une leçon particulière, et nous nous en occuperons un autre jour.

LETTRE IV.

Les Dames ont le talent d'embellir et d'orner tout ce qui leur appartient ou qui sert à leur usage. Un chapeau de poil noir dont nous couvrons notre tête, en lui donnant mille formes plus ou moins bizarres, se change, sur la leur, en un joli bonnet de roses, de perles ou de rubans. Nos habits lourds, rembrunis et grossiers prennent sur elles des formes légères, élégantes et variées par des couleurs galamment assorties; et nos selles de cuir deviendront sans doute pour elles de jolis siéges où seront assises les graces.

Ce soin, Madame, vous concernera lorsque vous aurez achevé votre cours d'équitation. Jusque-là vous pardonnerez à la simplicité d'un ancien écuyer qui s'est occupé à perfectionner les selles de manége, mais qui les veut commodes plutôt que décorées.

C'est uniquement en effet pour la commodité du cavalier qu'on imagina de couvrir un cheval d'une espèce de fauteuil. Comme tous les

les arts sont imparfaits et grossiers dans leur origine, l'empereur Constantin le jeune fut la première victime de cette découverte que lui attribuent ceux qui veulent tout approfondir. Assis moins solidement sur la selle, qu'il ne l'eût été sur le dos nud de son cheval, il en fut renversé dans un combat par son frère Constance, et perdit à la fois le trône et la vie. Je ne veux pas qu'une jolie femme, blessée par une mauvaise selle, et ne pouvant s'y tenir avec fermeté, soit exposée, au plus petit mouvement, à tomber sous les pieds de son cheval. Vous aurez donc deux selles différentes, selon le sexe que vous adopterez dans vos exercices.

Celle des hommes, comme je vous l'ai annoncé, sera la première dont vous vous servirez. Il y en a de différentes espèces, dont la connoissance vous est inutile : celle à laquelle je donne la préférence est la selle rase en volaque ; mais je veux qu'elle ait des quartiers de dix-sept à dix-huit pouces de longueur au moins. Vous ne savez pas, sans doute, ce que c'est qu'une selle rase, avec des quartiers de dix-huit pouces de longueur ; vous ne comprendrez pas mieux une foule d'autres termes dont je suis obligé de me servir ; mais

je parle ici plutôt à votre sellier qu'à vous-même; il remplira parfaitement vos vues et les miennes lorsque vous lui demanderez cette partie de votre équipage dans les formes que je vous aurai prescrites. Vous serez assise avec beaucoup plus d'aisance et de liberté sur la selle rase, telle que je viens de vous l'indiquer; de plus elle a des commodités particulières pour bien placer les cuisses et les jambes.

Anciennement et pendant très-longtems, les maîtres d'équitation n'ont donné d'autres selles à leurs élèves que celles qu'on appelle *selles à piquet*, autrement dites *de manége;* et l'on y est en effet tellement incrusté, qu'on les croit d'abord les plus sûres et les plus commodes : mais elles ont cet inconvénient, que quand on en a contracté l'habitude, on est sans aucun aplomp sur les autres; et le roulis continuel qu'éprouve le cavalier, le fatigue, en le forçant à la plus grande attention pour ne pas être renversé. Quant à moi, je n'emploie la selle de manége que pour mon sauteur dans les piliers. La selle rase dont se servent mes écoliers, doit être en volaque : cependant je ne tiens pas tellement à mes goûts, que je ne sois disposé à satisfaire celui de mes élèves,

quand ils peuvent en tirer quelqu'avantage. Celui des selles angloises est devenu presque général; et pour des François, les choses les plus bizarres, quand elles sont de mode, sont toujours préférables à tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, selon les règles de la nature et du bon sens. Heureux quand nous ne faisons consister la mode que dans les objets futiles et de pur agrément! Celles qui prennent leur source dans l'intérêt et l'injustice sont des modes affreuses; et nous en avons empruntées des Anglois, qui nous ont fait assez de mal pour nous guérir du goût que nous prenons aux usages de cette nation; ou, s'il faut que nous devenions anglois, contentons-nous de l'être à cheval et dans l'amusement des courses.

Je veux donc bien que mes écoliers montent sur des selles angloises, mais seulement lorsqu'ils sont en état de se tenir solidement et avec facilité sur les selles rases. Alors ils se servent alternativement de l'une et de l'autre, et cette méthode a son utilité pour ceux qui ne se proposent pas de faire un long cours d'équitation. Comme on ne fait plus aujourd'hui qu'effleurer les arts, et qu'on préfère le faux honneur d'éblouir la foule des ignorans par

plusieurs talens superficiels, à celui d'en porter un seul à sa perfection, la plupart des élèves du manége se contentent de cinq ou six mois de leçons; de sorte que, pour mieux mettre à profit pour eux le peu de temps qu'ils me donnent, je suis obligé d'anticiper sur les différens genres de connoissances qu'ils doivent avoir, et je les accoutume à faire usage à la fois de toutes les selles, même de celle des Anglois, malgré mon foible penchant à l'adopter, et la préférence décidée que je donne à la selle rase de volaque. Par cette méthode, mes écoliers, quand ils sortent du manége, sont bien à cheval sur toutes les selles; ils n'ont point l'air gêné de tous ceux qui ne connoissent que celles du manége, et auxquels il faudroit un nouveau cours d'exercice pour s'accoutumer à toutes les autres.

Vous ne ferez donc usage, Madame, que de celles dont se servent les hommes; quand vous monterez à cheval sous le costume de ce sexe, rien ne vous en distinguera que les charmes et la légèreté de vos graces : mais lorsque vous voudrez reprendre vos habillemens ordinaires, ils me rappelleront votre délicatesse, exigeant des commodités plus recherchées, et m'offriront des obstacles qui s'op-

poseroient à vos exercices, si vous n'aviez pas une selle différente.

Celle que je vous destine doit avoir des quartiers en cuir, appelé *ponteaudemer*, du nom d'une ville où sont les meilleures fabriques en ce genre. Le siége sera de peau de daim, bien légèrement piquée; les deux mamelles attenant au troussequin seront un peu hautes, afin que le siége soit d'une largeur convenable et plus commode; le pommeau doit avoir au moins six pouces de hauteur; il doit être droit, mais un peu cambré au milieu, pour que la cuisse se trouve à son aise; le garde-jambe un peu large et bien matelassé, de manière que la jambe ne puisse être ni gênée, ni froissée, et que les bas, ni la juppe ne soient point tachés par la sueur du cheval. Quant au garde-main, il faut qu'il ait de la grace, et qu'il soit proportionné au pommeau. Les étriers peuvent être en sabots et à bascule, mais je préfère ceux dont les hommes se servent; le pied y est plus assuré, plus d'aplomb, et sera moins sujet à en sortir; les sangles doivent être en laine.

Je me hâte, Madame, de terminer ce detail qui sûrement a blessé vos oreilles, en vous prouvant mon zèle à vous asseoir doucement

et commodément à cheval. Telles sont les galanteries auxquelles une écolière d'équitation doit s'accoutumer. Un écuyer à qui vous daignerez permettre de vous offrir des vœux sera près de vous l'homme le plus aimable, le plus respectueux et le plus poli; il se parera de vos couleurs, unira votre devise à la sienne, vantera vos charmes avec le langage le plus doux et le plus tendre; mais si, de ce charmant tête-à-tête, vous le suivez au manége pour y recevoir ses leçons, en conservant pour vous tout son respect, il n'aura plus à vous faire entendre que des expressions peu délicates, que la nature de son art, cultivé jusqu'à présent par des hommes en commerce avec des chevaux, n'a pas encore permis d'adoucir. C'est à votre sexe, Madame, qu'est réservée cette épuration; et lorsque le manége deviendra l'académie des Dames, le langage en sera bientôt aussi doux que celui de la cour qui les environne.

LETTRE V.

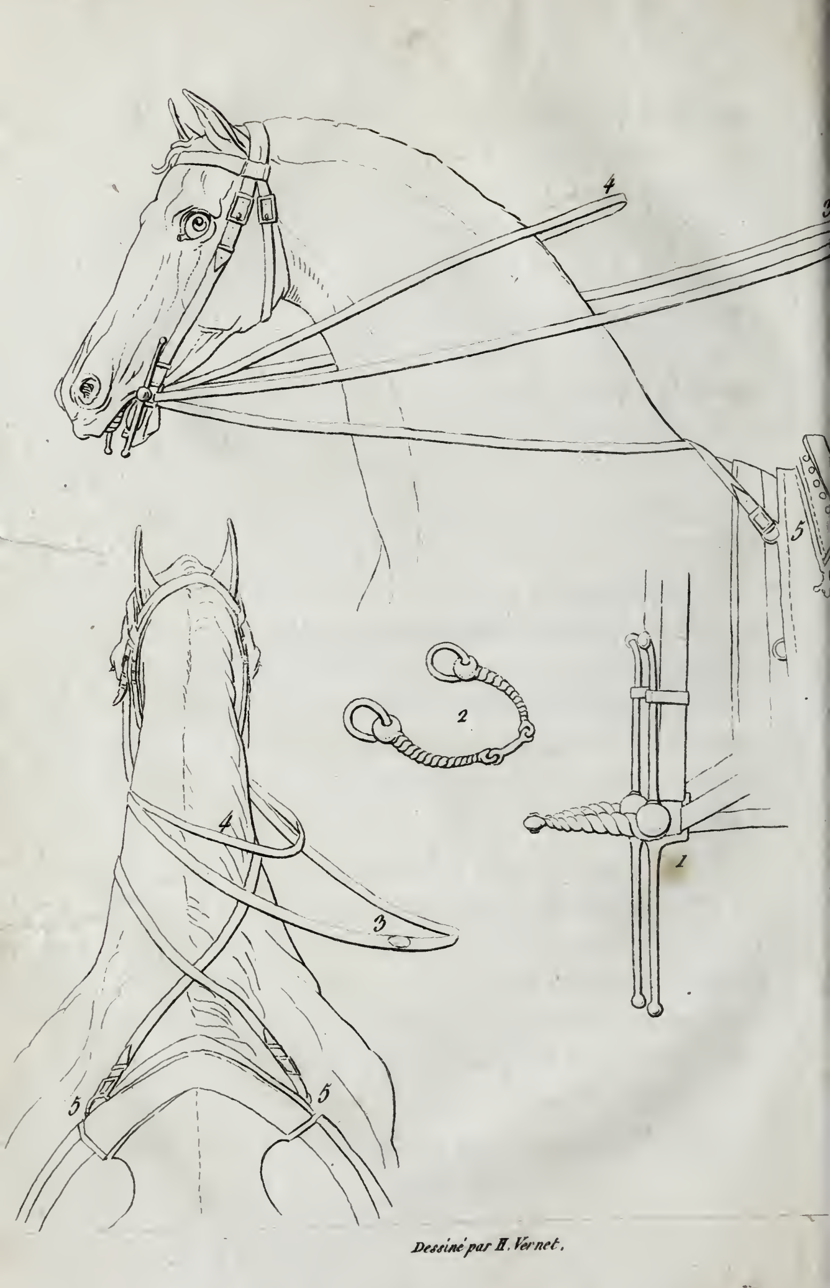
Votre cheval est bien choisi, vous êtes sûre principalement de sa sagesse et de ses jambes; vous avez deux selles commodes pour le monter, soit avec vos habillemens, soit avec les nôtres : il lui manque encore une bride et un bridon, et il y en a de plusieurs sortes; celui à roulettes, autrement à la Henri, est celui auquel je donne la préférence. Son utilité est généralement reconnue, non-seulement pour les jeunes chevaux, mais pour ceux qui ont la bouche entièrement perdue. Vous n'êtes point encore, Madame, dans le cas de vous en servir; il faut être écuyer pour en connoître les avantages, ou avoir au moins un assez long exercice pour posséder l'art de bien sentir son cheval. Cependant, comme le bridon est une partie de son équipement, et que je suppose votre cheval équipé lorsque vous vous disposez à le monter, je dois vous parler du bridon qu'il n'a pas encore, mais

qu'il aura quand les instructions et l'exercice vous auront mise en état de l'apprécier.

Je m'en suis toujours servi avec le plus grand succès, et j'ai sur-tout éprouvé combien il est préférable à tous les autres pour les chevaux dont les barres épaisses et endurcies les empêchent souvent de sentir les effets du mors, qui, quand il est trop hardi, finit toujours par leur endurcir totalement les barres.

Ce bridon, quand on sait en faire usage, est encore d'un grand secours pour ces chevaux manqués, qui souvent tombent comme dans une sorte de désespoir par une embouchure trop rude, ou une main dure et incertaine qui les inquiète continuellement. C'est le moyen le plus efficace que l'on puisse employer pour raccommoder la bouche gâtée par les vices de la nature, ou par la mal-adresse de ceux qui montent les chevaux sans expérience et sans connoître les règles de l'art.

Lorsqu'on a pris trois ou quatre mois d'exercice avec le bridon, et qu'à la suite on le fait emboucher, on s'aperçoit bientôt du changement avantageux qu'il a opéré ; mais on ne doit point se servir du bridon à roulettes sans celui à trois pièces qui produit le même



Dessiné par H. Vernet.

Modele et position du Bridon a roulettes.

effet que le bridon qu'on joint ordinairement avec le mors. Le modèle de l'un et de l'autre est représenté par la planche ci jointe; et vous y trouverez, Madame, avec une description de ces deux pièces nécessaires, une instruction sur la manière de les poser.

Explication de la Planche N°. 3.

1. Bridon à roulettes.
2. Bridon à trois pièces.
3. Rênes du bridon à roulettes.
4. *Idem* du bridon à trois pièces.
5. Les crampons où doivent s'attacher les rênes du bridon à roulettes.

Le bridon à roulettes doit avoir six pouces de branches, les deux bouts arrondis; l'embouchure de deux pièces, cambrées et tordues; l'œil, autrement dit l'anneau carré et à roulettes, dans lequel se passe le montant du bridon; les rênes doivent avoir seize pieds de long; deux très-petites boucles à chaque bout des rênes, afin qu'elles puissent passer dans les anneaux du bridon, pour ensuite les attacher aux crampons de la selle, et qui, lorsqu'elles sont attachées aux deux dits cram-

pons N°. 5, n'ont que la longueur ordinaire quand on s'en sert.

Le petit bridon à trois pièces est monté à l'ordinaire : on ne doit se servir que de celui-ci seul, sitôt que le cheval répond à celui à roulettes (1).

La martingale est très-utile, quoiqu'on puisse s'en passer ; mais alors il faut mettre les rênes au second crampon. Il est bon pour ces chevaux ardens qui quelquefois vous gagnent la main : en rendant et reprenant souvent, vous les ramenez avec facilité et aisance, et vous finissez par en tirer le meilleur parti.

Je m'en suis servi souvent pour des chevaux de cabriolet qui s'emportoient avec trop d'ardeur, et sur-tout pour des ardraves qui presque tous ont ce défaut. Rien n'est plus dangereux quand on est en voiture ; et c'est alors que l'attention, l'expérience et l'adresse sont d'un grand secours contre les accidens auxquels on est exposé avec de tels chevaux. Il faut que les guides aient cinq pieds de plus que ceux

---

(1) L'on peut se procurer de ces bridons chez MM. l'*Herminier*, père et fils, éperonniers, rue Saint-Honoré ; et à Lyon, chez *Rigolet*, éperonnier, quai du Rhône.

dont on se sert ordinairement : on les croise de la même manière que pour la selle, et on les attache à la sellette, en ayant soin de s'assurer d'un bon crampon qui doit être rivé solidement à l'arçon. Il faut également le bridon à trois pièces, auquel on met les doubles guides; car, sans son secours, il est tout à fait impossible de bien opérer.

Pour plus de précaution, il faut avoir à la sellette dont on se sert pour le cabriolet, deux crampons comme à la selle; l'un en haut, l'autre en bas : ils ne seront point oubliés dans la figure que vous représentera la planche jointe à ma lettre. Le crampon du haut est destiné pour les chevaux qui s'encapuchonent, et celui du bas pour ceux qui portent au vent.

Il faut, avec le bridon à roulettes, avoir les rênes séparées : celles du bridon à trois pièces doivent avoir la longueur ordinaire; mais il faut seize pieds de longueur pour les chevaux de selle à celles du bridon à roulettes, qui, lorsqu'elles sont placées, ne conservent que la longueur ordinaire. J'ai souvent l'attention de mettre du sel dans la bouche des chevaux que j'exerce avec ce bridon : cette friandise leur fait mieux goûter le mors,

leur rend la bouche fraîche, et contribue beaucoup à fortifier les barres.

Je vous ai représenté la martingale comme une partie utile de l'équipement de votre cheval, et je reviens sur cet objet. Je vous conseille de vous servir de celle à la capucine, autrement appelée angloise. Il y a deux sortes de martingales ; une à la françoise, l'autre à l'angloise : l'une et l'autre remplissent le même but, avec son collier, qui est un cuir large d'un grand pouce, destiné à embrasser le cou du cheval et à soutenir la martingale, qui, quand elle est pendante, peut embarrasser ses pieds de devant et occasionner des accidens.

Un grand nombre d'auteurs, tant anciens que modernes, ont écrit contre la martingale ; mais si leur critique a trouvé d'abord des partisans, l'expérience a fait voir que la meilleure théorie n'est pas toujours exempte d'erreurs, et que la pratique dans les arts est la plus sûre de toutes les leçons. Depuis long-temps il est généralement reconnu que la martingale est une des parties nécessaires de l'équipement d'un cheval ; elle lui sert à placer et à assurer sa tête, à la contenir et à mieux diriger ses allures.

Il est donc en état, équipé de cette manière, de recevoir son cavalier; il en témoigne son impatience par des mouvemens qu'il faut calmer quand on n'a pas encore la hardiesse d'un écuyer, ou plutôt alors votre cheval doit être assez sage pour être tranquille lorsque vous l'approchez pour le monter.

Vous vous placez à un pied environ de distance de son épaule gauche, un peu de côté pour éviter ses jambes de derrière, qui quelquefois pourroit vous atteindre. Vous prendrez de votre main gauche les rênes que vous séparerez avec le petit doigt; vous les tirerez avec prudence, de manière qu'elles ne soient ni trop longues, ni trop courtes, et jusqu'à ce que votre main sente légèrement la bouche de votre cheval. De la même main vous tiendrez la gaule, en ayant attention qu'elle ne touche point le cheval, et vous prendrez, à cinq pouces environ du garrot, une poignée de crins pour vous assujettir le cheval et mieux assurer votre élévation; vous porterez la main droite à l'étrier, pour le tourner commodément sur son plat et vous donner plus de facilité pour le chausser; vous y passerez le pied gauche, et lorsqu'il y sera fixé solidement, vous vous enlèverez sur la partie

gauche de votre corps, en portant la main droite sur le troussequin de la selle, et lorsque vous serez suffisamment élevée sur le pied gauche, vous resterez un moment sur l'étrier, le corps ferme et la tête droite; vous passerez ensuite la jambe droite, bien tendue, pardessus la croupe du cheval, sans le toucher, et de manière qu'elle chasse votre main droite du troussequin, pour que vous puissiez aussitôt la poser sur la batte droite, le pouce en dedans et les autres doigts en dehors; vous tomberez alors légèrement et d'aplomb sur la selle, et vous passerez votre gaule dans la main droite.

Vous n'aurez fait encore qu'une première opération; la seconde consistera dans la position que vous devez observer à cheval.

Cette position, pour les hommes dont vous avez emprunté le costume, quoiqu'elle varie dans différens pays et qu'elle dût être la même partout, n'est réellement bonne qu'à la manière françoise. Mon opinion à cet égard n'est point l'effet d'un préjugé national, ni de la présomption que les étrangers nous attribuent en faveur de nos goûts, de nos talens et de nos connoissances; c'est non seulement le résultat d'une longue expérience qui croit

pouvoir compter sur elle-même, mais c'est encore un sentiment que partagent avec moi les meilleurs écuyers étrangers. Il est certain et reconnu par les hommes les plus habiles dans cet art, que la manière françoise donne au cavalier infiniment plus de grace, d'aisance et de facilité pour bien conduire et diriger le cheval.

Lorsque vous êtes en selle, il faut vous y asseoir avec légèreté, et faire en sorte d'en occuper exactement le milieu; les cuisses et les genoux doivent être tournés à plat, c'est-à-dire dans leur état naturel, en laissant tomber les jambes perpendiculairement vis-à-vis les sangles, et à deux ou trois pouces de distance du corps du cheval, de manière que le mollet étant toujours à proximité du ventre, soit le premier aide qui vous serve à porter votre cheval en avant.

Les pointes des pieds seront plus élevées que les talons, qui alors se trouveront plus près du corps du cheval; et comme un écuyer n'est point un maître de danse, vous perdrez avec moi, Madame, l'habitude de porter la pointe de vos pieds en dehors; un cavalier doit la tourner en dedans, de manière cependant à ne point gêner la cheville. Mais ras-

surez-vous sur cette position, elle est presque naturelle, et ne vous fera rien perdre de la grace avec laquelle vos pieds figurent en dansant ou en marchant; leur position seroit même forcée, lorsque vous serez à cheval, si vous les portiez en dehors.

La posture de votre corps doit être souple et moelleuse, et n'avoir rien de roide ni de guindé : les hanches tournées en dedans vous donneront cette aisance que doivent avoir également toutes les parties de votre corps, et les cuisses, les genoux, les jambes et les pieds se trouveront placés comme d'eux-mêmes dans l'état naturel où ils doivent être; alors prête à fendre l'air comme une barque fend les eaux, vous aurez comme un pilote, votre gouvernail et vos rames.

Vous souriez peut-être de cette comparaison, en considérant la solidité de l'élément sur lequel vous allez vous embarquer; vous cherchez même avec étonnement autour de vous les deux mobiles dont je viens de vous parler, comme devant servir à diriger votre course; hé bien, je vais vous les montrer, et vous faire voir que vous avez réellement un gouvernail et des rames, que la solidité de votre élément ne vous préserveroit pas

d'un

d'un naufrage, et que vous ne pouvez l'éviter qu'en devenant un bon pilote (1).

Une de mes écolières avoit passé huit jours sans prendre sa leçon de manége ; je lui en témoignai mon étonnement, et elle s'en excusa sur une partie de pêche et de promenade sur l'eau, qu'elle avoit faite et répétée plusieurs jours de la semaine. Cette réponse me fournit le sujet de la comparaison que je viens de vous faire. Votre patron, lui dis-je, avoit deux choses absolument indispensables pour faire mouvoir et diriger sa barque à son gré ; un gouvernail et des rames. Quand vous êtes à cheval, vous avez également une barque à conduire ; la terre et l'air sont les élémens que vous avez à parcourir, et le caractère de votre cheval produira les tempêtes contre lesquelles vous aurez à lutter. Vous êtes donc sur lui à peu près comme vous étiez dans votre barque, avec cette différence qu'il y a dans celle-ci plus de docilité que dans l'autre, et par conséquent moins de dangers à courir.

---

(1) Madame Dacier avoit la même idée, lorsqu'elle dit d'Ulysse échappé à la tempête, et fuyant, après son naufrage, sur une planche de son vaisseau, qu'*il la conduisoit sur la mer comme un cheval de selle.*

Or, pour les éviter, vous avez de même votre gouvernail et vos rames ; l'un est la main qui guide votre cheval, et les autres sont dans vos jambes, qui vous servent à le faire mouvoir dans tous les sens que la main lui indique : ces deux mobiles doivent être parfaitement d'accord, et ne peuvent bien opérer sans avoir entre eux une entière connexité.

La main étant le principal guide du cheval, le cavalier doit y appliquer la plus grande attention. M. de Newcastle a donné dans son savant *Traité de l'Équitation* d'excellens principes sur la manière de la placer et de s'en servir ; je vous conseille, Madame, de lire son ouvrage pour acquérir une plus grande perfection sur cette partie, et je me contente de vous transmettre quelques préceptes plus abrégés qui vous suffiront, si, comme je le crois, vous n'aspirez qu'à posséder un talent utile et agréable, qu'une Dame n'a pas besoin d'approfondir pour en parer son sexe.

Une bonne main est la principale chose à laquelle doit s'attacher un écolier d'équitation ; mais il faut aussi qu'il l'ait délicate, et c'est l'ouvrage ou plutôt un don de la Nature qui n'est point à la disposition du maître, et

dont peu de personnes sont favorisées. Cette qualité doit appartenir particulièrement aux Dames, dont le sexe, au physique comme au moral, imprime à tout le sceau de son aimable délicatesse.

La main chargée de la direction du cheval, c'est-à-dire la main gauche, doit être placée à quatre pouces environ du pommeau de la selle et à une égale distance du corps, les doigts bien fermés, le pouce portant à plat sur les rênes, les ongles directement en face des boutons de la veste, le poignet un peu arrondi, et les rênes parfaitement égales.

Jusqu'à présent, Madame, votre cheval vous a donné tout le temps nécessaire pour prendre sur lui la meilleure position et vous mettre en état de le bien diriger; mais son regard s'anime, il trépigne, et tous ses mouvemens annoncent qu'il est impatient de partir. Ce moment étonne quelquefois une écolière dans ses premières leçons, et j'en ai vu plus d'une pousser un cri d'effroi sur la disposition du cheval à faire un premier pas. Vous aurez sans doute plus de courage, et vous saurez qu'on ne monte pas à cheval pour rester immobile; cette crainte d'ailleurs est puérile et n'a point de fondement, si vous avez un

cheval sage, sur lequel vous soyez bien assise.

Cet animal a quatre manières de marcher: en avant, en arrière, à droite et à gauche. Ces différens mouvemens ne peuvent s'opérer que par le moyen de la main et des jambes du cavalier, qui lui-même a des mouvemens différens à faire, selon la direction qu'il veut donner à celui de son cheval.

Outre ces quatre mouvemens, le cheval a différentes allures qui sont: le pas, le trot, le galop; ces trois allures sont employées au manége, l'amble, l'entrepas et l'aubin. Ces trois dernières ne regardent que les personnes qui veulent voyager. Pour vous, Madame, comme pour la plupart des hommes qui s'adonnent au manége, il vous suffira de conduire avec grace et dextérité votre cheval au pas, au trot et au galop. Mes principes n'iront pas au-delà, et vous pouvez être une excellente cavalière sans posséder tous les raffinemens de l'art, que d'ailleurs votre aptitude pourra vous procurer à l'aide de la lecture des auteurs.

Les quatre premiers mouvemens par lesquels le cheval dirige son départ, exigent des détails qui prolongeroient trop cet entretien. Nous en aurons donc un particulier sur cette matière.

LETTRE VI.

Pour porter votre cheval en avant, baissez la main sans l'ouvrir, cela s'appelle *rendre*, et le mouvement opposé s'exprime par le mot *reprendre*; de sorte que par l'un on baisse la main, et par l'autre on la relève. Vous *rendez* donc lorsque vous voulez diriger en avant la marche de votre cheval; mais il faut en même temps approcher doucement vos deux jambes de son corps, et il répond aussitôt à ce que vous exigez de lui. Cet animal est composé de deux parties connues au manége sous les dénominations d'*avant-main* et d'*arrière-main*. Sous la première, nous entendons tout ce qui forme la moitié antérieure du cheval; et sous la seconde, tout ce qui comprend l'autre partie.

Ainsi la main gouverne l'*avant-main*, et les jambes l'*arrière-main*. Si, par exemple, votre intention est de tourner à droite, vous faites une sensation sur la rêne droite en renversant votre main, de manière que le pouce

soit tourné du côté gauche et le petit doigt du côté droit ; vous appuyez légèrement votre jambe droite, et ces deux mouvemens exécutés à la fois portent votre cheval à droite.

Si, au contraire, vous voulez le diriger à gauche, vous observez les mêmes règles en sens inverse, c'est-à-dire, vous portez le dos de la main à gauche, de façon que les ongles se trouvent tournés un peu en dessous, le pouce incliné à droite et le petit doigt du côté opposé ; vous appuyez en même temps votre jambe, et le cheval prend aussitôt cette direction.

Enfin voulez-vous le faire reculer ? prévenez-le par un demi-temps d'arrêt ; portez votre corps légèrement en arrière, et que votre main gauche en suive le mouvement. Aussitôt que vous sentez votre cheval s'ébranler, *rendez* et *reprenez* de suite, et il fait en arrière le mouvement que les vôtres lui prescrivent ; mais observez, s'il vous plaît, qu'alors il ne faut pas vous servir de vos jambes : vous devez au contraire les tenir un peu éloignées, mais de manière cependant que vous soyez toujours en état de le soutenir d'un côté comme de l'autre.

Je viens de vous dire, Madame, qu'un

demi-temps d'arrêt doit précéder le mouvement que vous imprimez à votre cheval pour le porter en arrière, et vous me demanderiez ce que c'est que cette action, si j'oubliois de vous l'expliquer. Elle consiste à retenir près de soi la main qui supporte la bride, en tenant les ongles un peu tournés en haut; mais il faut ménager ce mouvement, de manière qu'il n'arrête pas entièrement votre cheval : il faut seulement avoir attention de retenir le devant lorsque le cheval s'appuie sur le mors, ou lorsque vous voulez le ramener ou le rassembler. Ainsi le demi-arrêt est une sorte d'avertissement que l'on donne au cheval du mouvement que l'on veut qu'il exécute en arrière, parce qu'il ne faut point l'arrêter tout à coup : ce seroit lui causer une surprise dangereuse qu'on évite en le prévenant toujours, par ce que nous appelons le demi-temps d'arrêt.

Si le cavalier qui fait reculer son cheval n'usoit pas de cette précaution; si, lorsqu'il dirige sa marche en avant, il vouloit brusquement et sans intervalle le porter en arrière, il est certain que le cheval recevant une impression trop vive d'un changement aussi subit dans la direction qu'on lui auroit fait prendre, tomberoit sur sa croupe, au lieu d'obéir à

l'impulsion qu'on lui donneroit, finiroit par se cabrer et se renverseroit infailliblement. Il faut donc mettre beaucoup de prudence et de ménagement dans l'action qui tend à le porter en arrière, si l'on veut éviter les accidens qui résulteroient de l'oubli des règles. J'aurois, sur cet article, beaucoup d'autres instructions à vous donner ; mais elles ne peuvent intéresser que des écoliers qui tendent à une grande perfection. Vous ne m'avez demandé, Madame, qu'un abrégé de l'art de l'équitation ; et quelque étude que je mette à simplifier mes leçons et à vous les rendre faciles, je crains encore d'abuser de votre patience, et de substituer une trop longue insipidité aux agrémens que vous devez trouver dans l'emploi du temps.

J'ai réduit les allures de votre cheval aux trois principales dont il vous suffit de faire usage : ce sont le pas, le trot et le galop. Chacune a ses règles particulières, et vous allez les mettre en pratique.

Vous êtes assise et placée commodément sur la selle, et tenant les deux rênes séparées du bridon (puisque vous ne vous servez pas encore de la bride). Dans cette position, vous passerez une des rênes dans chaque petit doigt

de la main ; vous les fermerez l'une et l'autre, de manière que chaque pouce porte à plat sur la rêne ; votre gaule sera dans la main droite que vous aurez soin de tenir fermée. Les deux rênes doivent être égales, et les mains placées à six pouces environ de distance l'une de l'autre ; vous mettrez ainsi votre cheval au pas en rendant et en approchant mollement vos deux jambes. Quelques jours vous suffiront pour vous exercer à cette première allure ; et lorsqu'elle n'aura plus pour vous aucune difficulté, lorsque vous commencerez à prendre de l'assurance et à ne plus être étonnée de voir marcher votre cheval, votre hardiesse ira plus loin, et vous le mettrez au trot.

Je vous demande pardon d'avance, Madame, de vous faire partager avec votre cheval une application de principes ; mais j'ai eu l'honneur de vous prévenir qu'un écuyer n'est point galant au manége, et qu'une Dame, en y entrant, doit faire le sacrifice des douceurs auxquelles ses oreilles sont accoutumées. C'est ainsi que les beautés célestes abandonnoient les charmes de l'Olympe, pour venir s'asseoir sur la fougère à côté de nos bergers, et prendre plaisir à leurs chansons rustiques.

Vous vous souviendrez d'ailleurs, s'il vous plaît, que vous êtes un cavalier, et qu'à ce titre vous me devez quelqu'indulgence sur ce que mes leçons pourroient avoir de méséant pour la délicatesse de votre sexe.

Je vous dirai donc que, pour l'écolier comme pour le cheval, le trot est la clef principale de l'instruction que l'un et l'autre acquièrent au manége; que sans l'exercice du trot les meilleures dispositions d'un élève ne le conduiroient à rien, et qu'il ne pourroit faire aucun progrès solide dans l'art dont il veut se procurer la connoissance. Comme sans le trot il est impossible de bien dresser un cheval, ainsi pour arriver au point où tous les écoliers veulent parvenir, il faut qu'ils se soumettent à la nécessité de trotter longtemps.

Lorsque du pas vous voulez mettre votre cheval au trot, rien n'est plus facile que le changement de cette allure : soutenez-le solidement dans la main, approchez en même temps vos deux jambes, et lorsque vous sentez qu'il exécute le mouvement que vous voulez lui donner, *rendez* et *reprenez*, et l'étendez ou raccourcissez selon votre volonté. Comme je ne puis sur ce point vous donner aucuns préceptes meilleurs que ceux de M. de New-

castle, et que je veux vous éviter la peine d'une recherche, je vais vous transmettre la manière dont il s'explique sur le trot.

Il n'applique pas seulement ses leçons sur cette partie, à ce que doit exécuter le cavalier pour faire trotter son cheval : l'action du trot concerne également l'un et l'autre, et chacun a ses fonctions particulières ; mais comme elles sont toutes sous la direction du cavalier, vos mouvemens et ceux du cheval doivent être à la fois l'objet de vos soins ; aussi se trouvent-ils réunis dans les principes que donne M. de Newcastle sur le trot.

« L'action des jambes d'un cheval qui trotte, » dit-il, est d'avoir dans ce mouvement deux » pieds en l'air et deux à terre ; en même » temps traversés de manière que le pied du » montoir de devant et le pied du hors-mon- » toir de derrière soient en l'air et les deux » autres alternativement à terre. Cette action » est la même que celle du pas ; mais dans » l'action du trot le mouvement est plus vîte » et plus diligent. »

Ceci, Madame, est un principe de la nature auquel le cheval obéit sans avoir besoin de l'impulsion de celui qui le gouverne, si ce n'est pour lui indiquer le moment où il

doit passer du pas au trot ; mais ce dernier mouvement a différentes qualités auxquelles vous devez vous-même contribuer, et voici ce que dit à ce sujet le même auteur :

« Le trot, pour produire de bons effets, » doit avoir trois qualités essentielles ; il doit » être déterminé, délié et uni. Ces trois qua- » lités nécessaires ont une dépendance absolue » entr'elles, et participent l'une de l'autre : » on ne peut, en effet, passer au trot délié » sans avoir commencé par le trot déterminé ; » et on ne peut parvenir au trot uni sans » avoir fait connoître au cheval le trot délié. »

Une écolière doit connoître ces trois qualités du trot, puisque c'est le cavalier qui, par les mouvemens nécessaires, est le principal moteur qui les lui donne.

Le trot déterminé est celui dans lequel le cheval trotte sans se retenir, sans se traverser ; et par le droit, c'est celui par lequel M. de Newcastle veut qu'un écolier commence. « Car avant de rien entreprendre, » dit-il, il faut indispensablement qu'un » cheval embrasse sans peine et sans crainte » le terrein qu'il découvre devant lui. »

Ainsi, le trot déterminé est une allure naturelle et commune à tous les chevaux,

comme la faculté de marcher et de courir est dans l'homme un don qu'il tient également de la Nature. Mais comme celui-ci, dans son pas ou dans sa course, met plus ou moins de graces, de souplesse et de régularité, comme il doit ces qualités autant à l'art qu'à la Nature, de même le cheval en trottant, peut avoir plus ou moins d'aisance et d'uniformité; et c'est en quoi le cavalier doit aider la Nature quand elle n'a qu'ébauché son ouvrage.

Le trot, comme le dit le même auteur, peut donc être déterminé sans être délié. « Le cheval » peut en effet se porter en avant, mais ne » pas avoir en même temps ce dénouement » dans les membres, qui caractérise le trot » délié.

» J'entends par trot délié, continue-t-il, » celui dans lequel le cheval en trottant, et » dans chaque mouvement de son trot, plie » toutes les jointures, c'est-à-dire, celles des » épaules, des genoux et des pieds, ce que » ne peuvent faire les poulains à qui l'exer- » cice n'a pas encore donné cette facilité dans » le maniement de leurs membres, et qui » trottent au contraire avec une roideur éton- » nante et sans faire montre du moindre » ressort.

» Le trot uni est celui dans lequel les mou-
» vemens du cheval sont tellement égaux,
» que les jambes n'embrassent pas plus de
» terrein les unes que les autres. Il faut que
» dans cette action le cheval rassemble ses
» forces et les distribue également, pour ainsi
» dire. »

Vous concevez donc, Madame, que tous les chevaux n'ayant pas ces qualités dans le mouvement du trot, et puisqu'elles sont essentiellement nécessaires, c'est le cavalier qui doit réparer les négligences de la Nature ou l'aider à faire ressortir ce qui n'a peut-être besoin que de développement ; ainsi vous devez savoir diriger le trot de votre cheval, et corriger ce qu'il peut avoir de défectueux, en lui imprimant les différentes qualités qu'il doit avoir.

« Pour passer du trot déterminé au trot
» délié, dit M. de Newcastle, il faut renfer-
» mer peu à peu le cheval ; et dès qu'il aura
» acquis dans cet exercice la souplesse néces-
» saire pour manier ses membres avec liberté,
» vous le renfermerez insensiblement de plus
» en plus, et peu à peu vous le conduirez
» au trot uni. »

Ce principe paroît simple et facile à retenir ;

mais il est général, et il est beaucoup de chevaux qui font exception à leur espèce. Le maître habile dont j'emprunte ici les principes, comme étant les meilleurs et les plus généralement adoptés, va vous enseigner, d'une manière plus étendue, l'art de perfectionner le trot de votre cheval, selon les qualités ou les vices de son caractère et de sa conformation.

« Le trot, dit-il, est le premier exercice » que l'on enseigne au cheval. Cette leçon est » nécessaire ; mais donnée sans jugement, » elle devient fausse et préjudiciable.

» Les chevaux qui ont de l'ardeur, ont » une disposition trop grande au trot déter- » miné : ne les abandonnez pas ; retenez-les, » appaisez-les ; modérez leurs mouvemens en » les renfermant avec sagesse, leurs membres » se dénoueront, et ils acquerront en même » temps l'union nécessaire.

» Le cheval est-il pesant ? considérez si la » pesanteur ou l'engourdissement des épaules » ou des jambes de l'animal provient d'un » défaut de force ou de souplesse, ou s'il » naît d'un exercice défectueux, outré ou trop » médiocre. Si le cheval est pesant, parce » que le mouvement de ses bras et de ses

» épaules est naturellement froid et pares-
» seux, et si en même temps ses membres
» sont bons et que sa force ne soit que nouée
» et retenue, le continuel exercice du trot le dé-
» gourdira, l'assouplira, et lui rendra l'action
» des épaules et des jambes plus libre. Sou-
» tenez-le en le trottant; mais prenez garde
» de le retenir jusqu'au point de trop mo-
» dérer ses mouvemens en le soutenant;
» aidez-le, et chassez-le en avant. Obser-
» vez néanmoins que, s'il est chargé de
» tête, la continuation du trot pourroit lui
» rendre l'appui encore plus lourd, parce
» que parlà il s'abandonneroit encore da-
» vantage.

» Celui qui auroit des dispositions à être
» ramingue, doit être tenu au trot déterminé.
» Tout cheval qui tient du ramingue a de
» la disposition à unir ses forces : ne songez
» donc qu'à le déterminer en avant. Dans le
» temps qu'il vous obéira et qu'il s'y portera
» sans peine, retenez-le légèrement, rendez
» la main tout de suite, et vous verrez que
» peu à peu le cheval pliera les jointures et
» s'unira de lui-même. »

M. de Newcastle parle à des élèves qui ont déjà les premières idées de l'équitation et qui connoissent

connoissent les principaux termes de l'art; mais vous, Madame, vous ne savez pas sans doute ce que c'est qu'un cheval *ramingue* : ce terme n'est pas d'un usage fréquent dans la langue de votre sexe, et je dois vous l'expliquer. On appelle de ce nom, au manége, un cheval rétif qui résiste aux éperons, qui rue, qui recule au lieu d'avancer, qui saute et fait des efforts pour se débarrasser de son cavalier. Les chevaux de ce caractère sont dangereux, et je désire que le vôtre soit sage et docile; mais comme on est souvent trompé dans le choix de ces animaux, vous devez être en état de vous prémunir contre les vices que les vôtres pourront avoir. Je n'entrerai point sur cette matière dans les longs détails où se sont jetés nos auteurs, et particulièrement celui que je viens de vous citer; je ne vous parlerai que des chevaux atteints des défauts les plus ordinaires.

Il en est dont le caractère est froid et paresseux, et dans lesquels on trouve néanmoins de la force et de la ressource : un cheval de cette espèce veut être aussi trotté déterminément. S'il s'anime, rassemblez-le peu à peu afin de le conduire insensiblement au trot délié; mais si en le rassemblant vous sentez

qu'il se retienne et qu'il ralentisse son mouvement, usez des aides vives, chassez-le en avant sans cependant cesser de le retenir doucement de la main, alors il s'animera et s'unira.

Si le cheval, du caractère dont je viens de vous parler, tient sa paresse de quelque vice de conformation, comme s'il manquoit de force dans les jambes et dans les reins, alors il devient nécessaire de le ménager dans l'exercice du trot; autrement vous l'énerveriez. D'ailleurs pour vous prévaloir des forces du cheval à qui la Nature en a peu données, procurez-lui de l'haleine en l'exerçant lentement et en augmentant peu à peu la vigueur de son exercice; car il faut vous souvenir que vous devez cesser de travailler un cheval avant que la lassitude l'accable. N'outrez jamais la leçon dans l'espérance de lui dénouer les membres en le trottant, vous lui falsifieriez et vous lui endurciriez l'appui, ce qui n'arrive que trop souvent.

Il est de plus important d'observer que, ni dans le trot déterminé, ni dans le trot délié, ni dans le trot uni, il ne faut pas s'attacher à la main croyant de relever le cheval et de lui placer la tête. S'il a l'appui à pleine main,

et que l'action du trot soit retenue par la sujétion de la bride, les barres, la barbe seront bientôt endormies, et la bouche totalement endurcie; si, au contraire, il a la bouche sensible, cette même sujétion la lui offensera. Il faut donc, comme je vous l'ai déjà dit, Madame, le conduire insensiblement au véritable appui, lui placer la tête, et lui assurer la bouche par le moyen des arrêts et des demi-arrêts, en le retenant d'une main légère, en la rendant aussitôt, et en le laissant souvent trotter sans bride, mais seulement avec le gros bridon.

Il y a une différence que vous ne devez point ignorer, entre les chevaux qui pèsent et ceux qui tirent à la main. Les premiers s'appuient et s'abandonnent sur la main, parce qu'ils sont foibles ou trop chargés, ou parce qu'ils ont la bouche trop charnue, et par conséquent incapable de sensation; les autres tirent, parce qu'ils ont les barres dures et communément rondes et décharnées. Ceux-ci peuvent se ramener par l'exercice du trot et du petit galop; et ceux-là se peuvent allégérir par l'art, en se fortifiant par le trot. Les premiers, ceux qui pèsent, sont ordinairement paresseux; ceux qui tirent, sont pour la plupart

impatiens, désobéissans, et par cela même plus dangereux et plus incorrigibles.

La seule marque, ou plutôt la marque la plus assurée que votre cheval trotte bien, c'est lorsqu'en trottant, et que vous le pressez un peu, il est prêt à galoper.

Après avoir trotté votre cheval en avant et sur la ligne droite, il est important de lui faire décrire de grands cercles; mais avant de le trotter de cette manière, commencez par lui faire reconnoître le terrein au pas, et après cette première expérience, exercez-le au trot. Un cheval chargé d'épaules et pesant trouve plus de contrainte à tenir ses forces unies pour pouvoir bien tourner que pour aller par le droit; cette action du tour occupe la force de ses reins, sa mémoire et son attention. Il est donc très-utile qu'une partie de vos leçons se fasse en allant par le droit; terminez-les même de cette façon, et que les distances des arrêts multipliés soient courtes, médiocres ou longues, selon que vous le trouverez nécessaire. Je dis des arrêts multipliés, car les arrêts sont souvent des châtimens pour des chevaux qui s'abandonnent, qui forcent la main, ou qui ont l'habitude de trop s'appuyer en trottant.

Il est des chevaux qui ont les épaules assouplies, mais qui néanmoins s'abandonnent, faute, de la part du cavalier, d'avoir soutenu fort souvent la main de la bride en les travaillant sur de grands cercles; trottez-les sur une piste et bien large, tenant votre corps en arrière avec la jambe de dehors, pour leur faire baisser les hanches.

Les principaux effets du trot sont donc d'*allégérir* le cheval et de lui donner de l'appui. En effet, dans cette action le cheval est toujours porté, d'un côté, sur une jambe de devant, et de l'autre sur une jambe de derrière; or, le devant et le derrière étant également soutenus de biais, le cavalier ne peut manquer de lui assurer la tête et de lui dénouer les membres. Mais s'il dispose les esprits et les mouvemens du cheval nerveux aux plus justes leçons; si le trot développe ses forces nouées et retenues, pour ainsi dire; si ce premier exercice est le fondement de tous les aires et de tous les manéges, il doit être proportionné à la vigueur du cheval.

Il ne faut pas, pour en juger, s'arrêter aux actions apparentes. Un cheval peut avoir fort peu de reins, et néanmoins accompagner nerveusement quelque bel aire, tant que ses forces

seront unies ; mais la désunion causée par l'exercice immodéré du trot, fera que le cheval traînera l'aire de son manége.

Il en est aussi qui sont très-forts de reins, mais qui ont les membres foibles ; ils se retiennent, ils se courbent en trottant, ils se défient de leurs épaules, de leurs jambes ou de leurs pieds : leur irrésolution ne provient que d'un sentiment naturel qu'ils ont de leur débilité. Ne les travaillez pas excessivement au trot ; n'usez pas de chatimens rigoureux, leurs épaules, leurs jambes ou leurs jarrets s'affoibliroient de façon que, venant bientôt à s'acculer ou à s'abandonner sur l'appui, ils ne pourroient plus se soutenir à aucun aire avec vigueur et avec justesse. Que vos leçons soient donc bien méditées ; l'unique moyen qui peut vous assurer de leur succès, est la sagesse dans la dispensation que vous ferez des forces de l'animal, et dans la sagacité avec laquelle vous déciderez du manége auquel son inclination et sa disposition le portent.

Voilà, Madame, une leçon bien longue et bien ennuyeuse ; il est temps de la finir. J'aurois voulu pouvoir l'abréger ou la rendre moins insipide ; mais l'exercice du trot n'étant

pas moins important pour le cavalier que pour le cheval, il n'est pas possible de vous épargner des détails, sans lesquels l'art que vous voulez acquérir seroit impraticable. Nous allons nous reposer; vous en avez besoin après avoir trotté si longtemps.

LETTRE VII.

Les difficultés qu'on rencontre dans l'étude de tous les arts, et particulièrement dans celui de l'équitation, se multiplient en proportion des progrès qu'y fait l'écolier; mais ses facultés et ses connoissances augmentent dans la même proportion : les difficultés sont pour lui moins hérissées d'obstacles à mesure qu'il les surmonte; de sorte qu'une victoire remportée donne des moyens plus puissans pour obtenir la seconde.

Vous possédez, Madame, ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus difficile dans le talent de monter à cheval; vous pouvez le trotter dans tous les sens et dans toutes les directions; vous connoissez les différentes qualités du trot et vous savez les mettre en pratique. Mais avant de vous mettre au galop, vous avez besoin d'une autre leçon peut-être plus difficile encore que celle que vous venez de recevoir, quoiqu'un peu moins importante pour une Dame, en ce qu'elle concerne plutôt

un écuyer qui ne doit rien ignorer de ce qui contribue à former et à dresser un cheval; je veux parler de l'*épaule en dedans*.

Cette expression, inconnue dans tout autre langage que celui du manége, vous paroîtra bizarre; elle désigne une leçon nécessaire pour assouplir les épaules du cheval. Cet exercice est fatiguant pour le cavalier, et je ne prétends pas vous y assujettir. Cependant, il est utile que vous en ayez une légère idée, parce que tout ce qui se rapporte à la science du véritable écuyer ne doit point être étranger à quiconque ne veut en faire qu'un amusement utile.

La leçon de l'épaule en dedans est le principal moyen de tirer parti du cheval après le trot. Tous les grands maîtres qui ont écrit sur cette leçon, l'ont étendue beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire à une Dame; ils vouloient former des écuyers parfaits, et ne se doutoient pas que votre sexe prendroit quelque goût à cette science.

Il est sur-tout question de l'épaule en dedans quand on trotte le cheval au cercle ou au carré pour lui dénouer les membres et assouplir ses épaules, parce que la nécessité de lui procurer une grande souplesse dans

cette partie, a été justement considérée par nos écuyers les plus célèbres comme la base principale de tous les mouvemens et de toutes les actions auxquelles nous pouvons solliciter cet animal.

C'est sûrement dans la conviction de ce grand principe et pour le développer avec plus d'utilité, que nos meilleurs auteurs sur l'art du manége ont cru ne pouvoir en trop dire sur la leçon de l'épaule en dedans; mais je n'emprunterai d'eux, sur cette matière, que ce que vous devez en savoir, et je renverrai mes lecteurs, plus avides de connoissances, à la lecture des ouvrages célèbres de M. le duc de Newcastle et de M. de la Guérinière.

Le premier s'attache davantage à la leçon du cercle, il la conseille à tous ses élèves et la donne dans ses ouvrages comme celle qui produit les meilleurs effets. Cependant il y reconnoît des inconvéniens, et prétend qu'en trottant le cheval au cercle, la tête dedans, la croupe dehors, les parties de devant sont beaucoup plus gênées que celles de derrière; d'où il résulte que l'usage fréquent de cette leçon met le cheval sur le devant.

M. de la Broue, après une très-longue

dissertation sur cette matière, donne la préférence au carré.

Quant à moi, j'ai fait usage de l'un et de l'autre, mais toujours en consultant la conformation du cheval, et je l'ai fait avec un égal succès, parce qu'en effet c'est de la conformation de cet animal que dépend l'utilité de la leçon au cercle et au carré. Par exemple, un cheval chargé d'épaules, trotté au cercle, est plutôt assoupli ; mais un cheval léger et qui a les épaules sèches est mieux sur le carré.

Parlà vous voyez déjà, Madame, que l'épaule en dedans est l'effet de la ligne courbe que décrit le corps d'un cheval quand il trotte au cercle ; une de ses épaules se trouve au-dedans de cette ligne et s'assouplit par la gêne qu'il éprouve. Le même effet s'opère sur l'autre quand le cheval fait le tour du même cercle dans une direction opposée.

M. de la Guérinière trouve au cercle le même inconvénient que M. de Newcastle ; et en s'accordant sur ses avantages avec lui et M. de la Broue, il adopte une méthode qui tient à la fois du système de ces deux grands maîtres sans en faire craindre les mauvais résultats.

« L'aveu, dit-il, que fait M. Newcastle des

» inconvéniens du cercle, prouve évidem-
» ment qu'il n'est pas le vrai moyen d'assou-
» plir parfaitement les épaules, puisqu'une
» chose contrainte et appesantie par son
» propre poids ne peut être légère; mais une
» grande vérité que cet illustre auteur ad-
» met, c'est que l'épaule ne peut s'assouplir
» si la jambe de derrière de dedans n'est avan-
» cée et approchée en marchant, de la jambe
» gauche de derrière du dehors; et c'est
» cette judicieuse remarque qui m'a fait
» chercher et trouver la leçon de l'épaule
» en dedans dont nous allons donner l'ex-
» plication.

» Lors donc qu'un cheval saura trotter li-
» brement aux deux mains sur le cercle et
» sur la ligne droite, qu'il saura sur les mêmes
» lignes marcher un pas tranquille et égal,
» et qu'on l'aura accoutumé à former des
» arrêts et demi-arrêts et à porter la tête en
» dedans, il faudra alors le mener au petit pas
» lent et peu raccourci le long de la muraille,
» et le placer de manière que les hanches dé-
» crivent une ligne et les épaules une autre.
» La ligne des hanches doit être près de la
» muraille; et celle des épaules, détachée et
» éloignée du mur environ un pied et demi

» ou deux, en le tenant plié à la main où il
» va, c'est-à-dire, pour m'expliquer plus
» familièrement, qu'au lieu de tenir un cheval
» tout à fait droit d'épaules et de hanches sur
» la ligne droite le long du mur, il faut lui
» tourner la tête et les épaules un peu dedans
» vers le centre du manége, comme si effec-
» tivement on vouloit le tourner tout à fait;
» et lorsqu'il est dans cette posture oblique
» et circulaire, il faut le faire marcher en
» avant le long du mur, en l'aidant de la
» rêne et de la jambe de dedans, et en le
» soutenant imperceptiblement de la jambe
» du dehors, ce qu'il ne peut absolument
» faire dans cette attitude sans croiser ni che-
» valer la jambe de devant de dedans par-
» dessus celle de derrière de dehors.

» Cette leçon produit tant de bons effets à
» la fois, que je la regarde comme la pre-
» mière et la dernière de toutes celles qu'on
» peut donner au cheval pour lui faire prendre
» une entière souplesse et une parfaite liberté
» dans toutes ses parties. Cela est si vrai,
» qu'un cheval qui aura été assoupli suivant
» ce principe, et gâté après, ou à l'école, ou
» par quelqu'ignorant; si un homme de che-
» val le remet pendant quelques jours à cette

» leçon, il se trouvera aussi souple et aussi
» aisé qu'auparavant.

» 1°. Cette leçon assouplit les épaules,
» parce que la jambe de devant de dedans
» croisant et chevalant à chaque pas que le
» cheval fait dans cette attitude en avant par-
» dessus celle de dehors, et le pied de dedans
» allant se poser au-dessus du pied de dehors
» et sur la ligne de ce même pied, le mou-
» vement auquel l'épaule est obligée dans cette
» action, fait agir nécessairement les ressorts
» de cette partie, ce qui est facile à concevoir.

» 2°. L'épaule en dedans prépare un cheval
» à se mettre sur les hanches, parce qu'à
» chaque pas qu'il fait dans cette posture, il
» porte en avant sous le ventre la jambe de
» derrière de dedans et va la placer au-dessus
» de celle de derrière de dehors, ce qu'il ne
» peut faire sans baisser la hanche; il est donc
» toujours sur une hanche à une main, et
» toujours sur l'autre hanche à l'autre main,
» et par conséquent il apprend à plier les jar-
» rets sous lui : c'est ce qu'on appelle être
» sur les hanches.

» 3°. Cette leçon dispose un cheval à fuir
» les talons, parce qu'à chaque mouvement
» étant obligé de croiser et de passer ses jambes

» l'une par-dessus l'autre, tant celles de de-
» vant que celles de derrière, il acquiert parlà
» la faculté de bien chevaler les bras et les
» jambes aux deux mains, ce qu'il faut qu'il
» fasse pour aller librement de côté ; ensorte
» que lorsqu'on mène un cheval l'épaule en
» dedans à main droite, on le prépare à fuir les
» talons à main gauche ; c'est l'épaule gauche
» qui l'assouplit et qui le prépare à bien passer
» la jambe gauche pour aller facilemeut de
» côté à main droite. »

Ce développement de l'épaule en dedans est si clair et si méthodique, que je crains, Madame, qu'il ne soit pour vous plus ennuyeux que difficile à comprendre. Vous avez sûrement remarqué plus d'une fois des chevaux marchant dans cette posture, sur-tout lorsqu'ils veulent éviter quelque danger qu'ils aperçoivent ou qu'ils croient apercevoir, et que le cavalier gêne leur mouvement pour les empêcher de s'en écarter : le cheval alors semble marcher de côté, quoique son allure décrive réellement une ligne droite. Cette manière de marcher lui donne même une sorte de grace quand il est bien fait et que ses épaules sont assouplies. Ainsi, quoiqu'il semble que la leçon de l'épaule en dedans ne

soit nécessaire qu'à l'écuyer pour bien assouplir son cheval, vous voyez cependant qu'il est des circonstances où une Dame qui veut pratiquer l'art de monter à cheval, doit la connoître et la mettre en usage.

Pour changer de main dans la leçon de l'épaule en dedans, par exemple, de droite à gauche, il faut conserver le pli de la tête et du cou, et en quittant le mur, faire marcher le cheval droit d'épaules et de hanches sur une ligne oblique jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans cette posture sur la ligne de l'autre muraille; et là, il faudra lui placer la tête à gauche et les épaules en dedans et détachées de la ligne de la muraille, en l'élargissant et lui faisant croiser les jambes de dedans à cette main par-dessus celle du dehors, le long du mur, et de la même manière que nous venons de l'expliquer pour la droite.

Comme le cheval manquera dans l'exécution des premières leçons de l'épaule en dedans, soit en mettant la croupe trop en dedans, soit au contraire en tournant trop les épaules en dedans et en quittant la ligne de la muraille pour éviter la sujétion de passer et de croiser ses jambes dans une posture qui lui tient tous les muscles dans une continuelle

contraction,

contraction, ce qui le gêne quand il n'y est pas accoutumé, le cercle alors doit servir de remède à ces défenses. On le mènera donc au petit pas sur un cercle large, et on lui dérobera de temps en temps des pas croisés des jambes de dedans par-dessus celles de dehors; ensorte qu'en élargissant le cercle de plus en plus, insensiblement on arrivera sur la ligne de la muraille, et le cheval se trouvera dans la posture de l'épaule en dedans; et dans cette attitude, on lui fera faire quelques pas en avant le long du mur, ensuite on l'arrêtera, on lui pliera le cou et la tête en faisant jouer le mors dans la bouche avec la rêne de dedans; on le flattera et on le renverra.

S'il arrive qu'un cheval se retienne et qu'il se défende par malice, ne voulant point se rendre à la sujétion de cette leçon, il faudra la quitter pour quelque temps et revenir au premier principe du trot étendu et hardi, tant pour la ligne droite que sur des cercles; et lorsqu'il obéira, on le remettra au pas, l'épaule en dedans sur la ligne de la muraille, et s'il va bien quelques pas, il faut l'arrêter, le flatter et le descendre.

Lorsque le cheval commencera à obéir aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans,

on lui apprendra à bien prendre les coins, ce qui est le plus difficile de cette leçon. Pour cela, il faudra à chaque coin, c'est-à-dire, au bout de chaque ligne droite, faire entrer les épaules dans le coin, lui conservant la tête placée en dedans et dans le temps qu'on tourne les épaules sur l'autre ligne, il faut faire passer les hanches à leur tour dans le coin par où les épaules ont passé. C'est avec la rêne de dedans et la jambe de dedans qu'on porte le cheval en avant dans les coins; mais dans le temps qu'on le tourne sur l'autre ligne, il faut que ce soit avec la rêne de dehors, en portant la main en dedans et prendre le temps qu'il ait la jambe de dedans en l'air et prête à retomber, afin qu'en retournant la main dans ce temps-là, la jambe de dehors puisse passer par-dessus celle de dedans; et comme l'aide de tourner est une espèce de demi-arrêt, il faut, en tournant la main, le chasser un peu en avant avec le gras de la jambe. Si le cheval refuse de passer la croupe dans les coins, en se tenant large de derrière et en se cramponant sur la jambe de dedans (défense la plus ordinaire des chevaux), il faudra le pincer du talon de dedans en même temps qu'on tournera les épaules sur l'autre

ligne. Voilà, selon moi, ce qu'on appelle *prendre les coins*, et non pas, comme font la plupart des cavaliers qui se contentent de faire entrer la tête et les épaules dans le coin, et négligent d'y faire passer la croupe; de manière que le cheval tourne tout d'une pièce, au lieu qu'en y faisant passer les hanches après les épaules, le cheval, dans ce passage d'épaules et de hanches, s'assouplit non seulement ces deux parties, mais encore les côtes dont la souplesse augmente beaucoup l'agilité des ressorts du reste de son corps.

Si l'on examine la structure et le mécanisme du cheval, on sera aisément persuadé de l'utilité de l'épaule en dedans, et l'on conviendra que les raisons que j'apporte pour autoriser ce principe sont tirées de la Nature même, qui ne se dément jamais quand on ne la contraint au-delà de ses forces, et en même temps si l'on fait attention à l'action des jambes du cheval qui va sur un cercle la tête dedans, la croupe dehors, il sera aisé de concevoir que ce sont les hanches qui acquièrent cette souplesse que l'on prétend donner aux épaules par le moyen du cercle, puisqu'il est certain que la partie qui fait un plus grand mouvement, est celle qui s'assou-

plit le plus. J'admets donc le cercle, pour donner aux chevaux la première souplesse, et aussi pour châtier et corriger ceux qui se défendent par malice en mettant la croupe dedans malgré le cavalier ; mais je regarde ensuite l'épaule en dedans comme une leçon indispensable pour achever d'assouplir les épaules, et leur donner la facilité de passer librement les jambes l'une par-dessus l'autre, ce qui est une perfection que doivent avoir tous les chevaux qu'on appelle bien mis et bien dressés.

Vous voilà, Madame, suffisamment instruite sur une des leçons les plus importantes de l'équitation : tous nos auteurs ont cru qu'elle méritoit un très-long développement ; mais j'en ai retranché tout ce qui devoit vous être absolument inutile, parce qu'il vous suffit d'en avoir une connoissance légère. Dans tous les arts, un amateur peut se contenter de cette médiocrité qui lui permet d'en posséder plusieurs : il n'appartient qu'à ceux qui ont la ferme intention de devenir des maîtres, d'en approfondir toutes les règles ; mais il faut alors qu'un seul art soit l'objet de leur ambition, parce qu'aucun homme ne tient de la Nature les facultés nécessaires pour les em-

brasser tous dans une égale perfection : or, les Dames sont destinées à tant d'autres talens plus agréables et plus utiles à la société, que celui-ci ne doit consister pour elles que dans des connoissances générales qui puissent les mettre en état de bien diriger un cheval dans toutes ses allures et dans toutes les positions où elles se trouvent. C'est d'ailleurs, Madame, l'objet auquel se sont bornés vos vœux lorsque vous m'avez engagé à devenir votre instituteur, et je me fais une loi bien douce de respecter vos volontés.

LETTRE VIII.

Vous êtes encore, Madame, sous le costume de notre sexe, et vous ne le quitterez que quand vous saurez conduire votre cheval au galop, parce que vous devez posséder complètement, en homme comme en femme, l'art de le diriger avec adresse dans ses différentes allures. Nous allons donc nous occuper dans cette leçon de tout ce qui concerne le galop.

Un écuyer méthodique, à qui vous n'auriez pas interdit toute prolixité, et qui voudroit vous donner un traité complet, commenceroit par vous faire connoître l'étymologie du mot qui va fournir la matière de ce chapitre; car vous ne croiriez pas, Madame, qu'il a été, parmi une foule d'auteurs, le sujet des plus savantes dissertations, et que les Saumaise, les Budé, les Ménage, les Vossius, les Bourdelot ont fait les plus grands efforts de génie, ont épuisé toutes les ressources de la science étymologique, pour nous prouver que les mots *galop* et *galoper* viennent du grec.

Selon toute apparence, les Grecs auroient découvert à ces mots une origine plus ancienne; car je ne crois pas que les chevaux n'aient commencé à galoper qu'au temps de la célébrité de ces peuples. Quoi qu'il en soit, comme ce n'est point à la grecque que je veux vous faire galoper, je laisse là l'origine et l'étymologie du mot pour ne m'occuper que de la chose.

Le galop dérive naturellement du trot, qui, devenant plus vîte par l'action plus vigoureuse du cavalier, oblige le cheval, lorsque le pied de devant est levé, à mettre à bas si promptement le pied de derrière, que ce même pied suit celui de devant, du même côté; dès-lors l'animal est au galop : de sorte que cette allure n'est autre chose qu'un mouvement naturel qui se forme du trot accéléré au-delà de ses bornes.

Le pas est le mouvement le plus froid et le plus négligé d'un cheval; le trot, plus conforme à la vivacité de son caractère, tient le milieu entre la nonchalance et la passion; le galop est l'effet de son courage et du sentiment de sa force.

On attribue ordinairement la perfection du trot à la souplesse des membres; celle du ga-

lop à la légèreté des épaules et à la solidité de l'appui.

Cette allure a des règles qui exigeroient une longue dissertation si je me proposois de former, même en homme, un écuyer jaloux d'atteindre à la perfection ; mais il y en a si peu qui aient cette ambition, que je les renvoie à la lecture des ouvrages de nos grands maîtres, qui ont été les miens, comme ils seront toujours ceux des meilleurs écuyers. Leurs principes sont tellement démontrés, leur méthode est si savamment combinée, qu'on ne pourroit y rien ajouter qui ne fût préjudiciable à l'art qu'ils ont enseigné. Non seulement je n'écris pas pour ceux qui veulent marcher sur les traces de ces grands hommes, mais je n'oublie pas même que sous les dehors de notre sexe, vous conservez, Madame, toute la délicatesse du vôtre; et comme jusqu'à présent aucun précepte de l'équitation n'a concerné les Dames, j'adopterai dans cette leçon des règles particulières, accommodées à celles que nos auteurs prescrivent aux hommes.

La grace si naturelle aux Dames, ne leur suffit pas pour être bien à cheval, sous quelqu'habillement qu'elles paroissent; il leur sera

même impossible de conserver un maintien agréable, sur-tout en galopant, si elles ignorent les règles de cet exercice, soit dans leurs propres mouvemens, soit dans ceux du cheval. C'est donc sur ce double objet que je me propose de vous donner des principes; car toute science est défectueuse et imparfaite, quand celui qui croit l'avoir acquise n'en connoît pas les règles fondamentales.

Les meilleurs auteurs qui ont écrit sur cet art, quoiqu'ayant l'intention d'arriver au même but, n'ont pas même enseigné à leurs écoliers les moyens de bien sentir le cheval, et de savoir distinguer si son galop est uni ou irrégulier; et tant il est vrai que l'art le plus approfondi laisse toujours quelque chose à désirer, une foule d'excellens ouvrages publiés sur celui-ci laissent encore ignorer la manière de mettre l'animal au galop, avec cette aisance et cette facilité qu'on a cru ne pouvoir s'acquérir que par un long travail et une grande habitude. Cependant le désir d'épargner du temps et du travail à mes élèves m'en a fait chercher les vrais moyens. Je les ai trouvés, et les ai toujours pratiqués avec succès.

Si donc vous vous disposez à mettre votre

cheval au galop, conduisez-le bien droit sur la piste. Rassemblez-le un peu; que les rênes soient parfaitement égales, de manière que l'une ne porte pas plus que l'autre sur les barres. Faites une légère sensation sur la rêne gauche; soutenez cette partie avec la jambe gauche, par un mouvement doux et moelleux. Saisissez le moment où le cheval pose sa jambe gauche à terre; et en approchant votre jambe droite avec une forte sensation, vous mettez votre cheval au galop à droite.

Changement de main de droite à gauche.

Lorsque vous voulez le mettre à gauche, vous avez les mêmes mouvemens à faire dans un sens opposé, en ayant toujours l'attention de plier votre cheval un peu à droite lorsqu'il arrive à la piste, de manière cependant qu'il ait le bout du nez en dedans lorsqu'il galope.

Quant à l'art de bien sentir votre cheval, et de savoir s'il galope juste ou faux, rien ne vous sera plus facile en y donnant quelqu'attention.

S'il galope juste à droite, le cavalier sent sa cuisse droite rouler en avant; de manière qu'elle suit l'épaule droite du cheval, et la

gauche reste en retard et se porte en arrière.

Quand il galope juste à gauche, c'est la cuisse gauche qui suit l'épaule gauche du cheval, et la cuisse droite reste en retard, en se portant de même en arrière.

Si votre cheval est désuni, c'est-à-dire s'il galope à faux, vous le sentirez facilement d'après la remarque que je viens de faire sur la manière de savoir quand il galope juste.

Il est sur le galop une première règle prescrite par tous les grands écuyers ; c'est de ne point mettre un cheval à cette allure quand il s'y présente aisément et de lui-même. Ce principe, reconnu par M. de Newcastle, a donné lieu de critiquer l'opinion où il est, ainsi que moi, que le trot est le véritable fondement du galop. Je vous épargnerai, Madame, cette dissertation, qui n'est qu'un objet de curiosité pour d'habiles écuyers, et vous pouvez avec moi, comme avec les plus grands maîtres, vous en tenir aux opinions de M. de Newcastle.

Il ne permet pas que l'on fasse passer, dans les premières leçons, le cheval du pas au galop, ni qu'on l'y exerce d'abord sur des cercles. « C'est exiger de cet animal, dit il, » une trop prompte obéissance. En premier

» lieu, il n'y a pas de doute que le cheval se » rassemble plus aisément par le droit qu'en » tournant ; en second lieu, le pas étant un » mouvement écouté, et le galop étant un » mouvement violent, il vaut mieux com- » mencer du trot qui est une action diligente, » que du pas qui en est une lente et tardive, » quelque soutenue qu'elle soit. »

Disposée à mettre votre cheval au galop, et sachant qu'il doit être précédé par le trot, qui en est le véritable fondement, vous devez savoir encore qu'il y a deux sortes de galop, le galop juste et le galop uni. « Le premier, » dit M. de Newcastle, est celui dans le- » quel le cheval entame le chemin avec » la jambe droite de devant. » Or, nous appelons la jambe qui entame et qui mène, celle qui va toujours en avant ; ce que notre auteur nous explique d'une manière assez claire pour que je doive rapporter ses propres expressions. « Par exemple, dit-il, » un cheval galope et se repose sur le pied » de devant du montoir, la jambe droite em- » brasse le terrein ; le cheval galope consé- » quemment à droite, mène et entame.

» Cette action de la jambe droite est une » action totalement nécessaire ; car si le cheval

» entamoit le chemin avec la jambe gauche,
» son galop seroit faux : de manière que vous
» comprenez que tout cheval que vous partez
» au galop doit mener avec sa jambe droite,
» si vous voulez le galoper juste. »

Le même auteur appelle le *galop uni*, celui dans lequel le derrière du cheval accompagne le devant, c'est-à-dire que, quand vous galopez, si c'est la jambe droite du cheval qui mène, la jambe droite de derrière doit suivre; car si la jambe gauche suivoit la jambe droite qui auroit entamé le chemin, votre cheval alors seroit désuni. La justesse du galop dépend donc des pieds de devant, ainsi que l'union dépend des pieds de derrière.

Cependant cette règle n'est pas sans exception; je ne la juge pas absolument indispensable, et l'opinion de nos meilleurs auteurs s'accorde sur ce point avec la mienne.

En effet, il est reconnu que ce principe qui astreint toujours la jambe du hors montoir de devant à entamer le chemin, perd beaucoup de ses droits dans les manéges; cette école est faite pour assouplir également les membres du cheval. L'on n'exige donc pas qu'il entame toujours le chemin avec la même jambe, parce qu'il est de toute nécessité qu'il

ait, pour être propre aux différens airs, une même souplesse dans les deux épaules. Cette même raison doit subsister pour un cheval dont on se sert hors du manége; aussi s'est-on déterminé de nos jours à galoper les chevaux de chasse indifféremment sur les deux pieds, parce que l'expérience a prouvé qu'au moyen de la maxime du galop toujours à droite, un cheval étoit ruiné d'un côté, tandis qu'il étoit tout neuf de l'autre.

Je ne sais, Madame, si cette exception à l'égard des chevaux de chasse peut vous concerner. Beaucoup de personnes de votre sexe, sur-tout celles qui habitent la campagne, ont du goût pour cet exercice; il fut celui des anciennes Amazones, et c'est une nymphe qui fut la patrone des chasseurs. Les bois et les prairies, les mœurs des animaux qui les habitent sont des objets intéressans, et je ne doute pas que le penchant que manifestent les Dames à monter à cheval ne les entraîne bientôt à partager avec nous les plaisirs de la chasse; l'un de ces goûts conduit naturellement à l'autre. Mais je reviens à ce que j'ai encore à vous dire sur le galop, et mes principes sur cette matière sont particulièrement ceux de M. de Newcastle, que

l'expérience m'a fait juger les meilleurs et les plus certains.

Le mouvement d'un cheval désuni est tellement désordonné, qu'il l'expose à tomber souvent, parce que cette action, qui est celle du trot, est contre la nature du galop; il est vrai qu'il vaudroit mieux qu'il fût faux pour la sûreté du cavalier.

Si un cheval, au grand galop, change de côté à chaque temps, cette action de l'amble, dans la vitesse de la course, est si différente de l'action du galop, qu'elle fait tomber le cheval à tout moment, du trot à l'amble et de l'amble au trot.

Lorsqu'un cheval galope en avant, quelque petit et quelque raccourci que soit le galop, ses pieds de derrière devancent la piste de ceux de devant, et du pied qui mène aussi bien que de l'autre. Je m'explique : si le pied de devant du dedans mène, le pied de derrière du dedans doit suivre le même mouvement; ainsi ses pieds de dedans, dont l'un mène et l'autre suit, sont pressés, et ses pieds de dehors sont en liberté. Le cheval part, le pied de devant et de dehors porte à terre, le premier est en liberté; voilà un temps. Pour lors le pied de devant du dedans, qui est pressé

et qui mène, fait un second temps; en voilà deux. Le pied de derrière de dehors, qui est en liberté à terre, fait le troisième temps; et enfin le pied de derrière du dedans, qui est pressé et qui mène, est mis à terre, et forme un quatrième temps : de façon que l'action juste du galop en avant est un, deux, trois et quatre.

Il y a donc dans le galop quatre battues très-distinctes, et qui doivent être parfaitement cadencées; de sorte que par l'oreille même on peut sentir quand cette allure est juste ou quand elle ne l'est pas.

Il faut cependant une grande attention et beaucoup d'usage pour bien sentir et distinguer ces différens mouvemens. Les temps du galop, lorsque le cheval embrasse beaucoup de terrein, sont plus sensibles que ceux du cheval qui en embrasse un plus raccourci : le mouvement de celui-ci est court et précipité; celui de l'autre est plus long et plus posé. Mais soit que ces mouvemens soient plus lents ou plus accélérés, le cavalier doit nécessairement les connoître; car s'il cherchoit, dans l'espérance de mieux déterminer le premier, à alonger son action et à raccourcir celle du second, dans l'attente de

l'unir

l'unir davantage, non seulement leurs mouvemens seroient désagréables et forcés, mais ils se défendroient, parce que l'art est fait pour corriger et non pour changer la Nature.

Je ne vous entretiendrai point, Madame, de la manière de galoper votre cheval autour d'un cercle, ni des règles que nos auteurs donnent sur cette partie de l'équitation; elle n'est nécessaire qu'aux hommes qui veulent exercer un cheval et l'assouplir. Ce travail n'est point celui d'une femme; et si je ne puis vous épargner ce que mes leçons peuvent avoir d'insipide, j'en retrancherai du moins tout ce qui ne vous est d'aucune utilité. Je reviens donc au galop par le droit, qui me laisse encore bien des choses à vous dire, et l'ouvrage de M. de Newcastle sera toujours l'une des sources les plus pures où je puiserai mes principes, en les réduisant à ce qui peut vous convenir.

Ce n'est pas assez de galoper en avant, il faut encore savoir modérer, retenir et arrêter votre cheval toutes les fois que vous le désirez ou que les circonstances l'exigent.

L'arrêt du galop par le droit se doit faire en renfermant prudemment le cheval, sans altérer, ni ébranler l'appui, et en reculant un

peu le corps pour accompagner cette action, et même pour soulager les épaules du cheval. Ce temps se doit prendre, la main et le corps également fermes, précisément quand le cheval pose les pieds de devant à terre, afin qu'en les relevant sur le champ par le mouvement naturel qui suivra, il se trouve appuyé sur les hanches; si, au contraire, vous faites la première action du parer pendant que les épaules de votre cheval s'avanceront ou seront en l'air, vous courrez risque d'endurcir l'appui, d'arrêter le cheval sur les épaules et même sur la bouche, et de lui faire faire quelque faux mouvement de la tête, l'ayant surpris au temps de la descente des épaules.

Il est des chevaux qui se retiennent et qui n'emploient pas assez leurs forces; galopez-les vite, ensuite plus doucement, et encore après un peu plus vite, les travaillant ainsi alternativement vite et lentement, selon les occasions et la nécessité; laissez-les même quelquefois partir de la main l'espace de vingt pas, marquez un demi-arrêt en portant le corps en arrière, et reprenez-les au petit galop, ils seront assurément contraints d'obéir parlà à la main et aux talons.

Au petit galop comme au trot, il est quel-

quefois nécessaire d'approcher les talons, ce qui s'appelle pincer ; mais il faut le pincer de façon qu'il ne s'abandonne pas, et qu'il soit sur les hanches et non sur les épaules : pour cet effet, en le pinçant, tenez-le dans la main.

Pour le bien mettre sous lui au galop, approchez vos deux jambes fort en arrière, vous l'obligerez de couler ses pieds sous son ventre, et au même instant élevez un peu la main pour soutenir le devant en l'air, et rendez sur le champ ; soutenez encore un temps ensuite, et ainsi continuellement jusqu'à ce que vous sentiez plier les hanches et que le cheval galope assis ; pressez des gras de jambes, et vous le rendrez sensible.

Le cheval a-t-il la bouche extrêmement délicate, galopez-le sur un terrein un peu penchant ; alors il est obligé de s'appuyer un peu sur la main pour se ramener sur les hanches, et la crainte qu'il a de s'offenser lui-même les barres et les gencives, l'empêche de s'opposer à l'action de la bride. Si le galop, sur un terrein un peu penchant assure une bouche très-foible, servez-vous du même terrein en montant pour allégérir le cheval qui pèsera et qui aura l'appui plus dur qu'à pleine main.

Quoique le galop soit le mouvement le plus vigoureux du cheval, il est cependant plus aisé de conserver de la grace dans cette allure que dans la plupart des autres, parce qu'elle est plus douce et plus unie; mais beaucoup de cavaliers qui n'en ont point encore un long usage, sont comme entraînés à des mouvemens de corps et de tête qui semblent annoncer de leur part les plus grands efforts; on diroit qu'ils se fatiguent autant que le cheval. Non seulement cette manière de galoper donne un maintien gênant et désagréable, mais elle met encore un cheval en désordre, le fatigue et le désunit. Il est essentiel d'éviter de bonne heure ce défaut, très-commun dans les commençans. Il faut à la vérité consentir à se rendre à tous les mouvemens du cheval, mais avec tant de mollesse et de liaison qu'on ne puisse s'en apercevoir, et que le cheval lui-méme ne soit point distrait par les secousses violentes et inégales de celui qui le dirige; or, pour vous unir parfaitement à votre cheval, quand il est au galop, portez la poitrine en avant, et étendez-vous d'une manière ferme sur vos étriers.

Le propre du galop est de faire prendre un bon appui au cheval: dans cette action, en

effet, il lève à tous les temps les deux épaules et les bras ensemble, de manière que, dans ce mouvement, le devant n'est point soutenu jusqu'à ce que les pieds de devant aient donné à terre; ainsi le cavalier, en soutenant peu à peu la descente du galop, peut par conséquent donner aisément de l'appui à une bouche qui n'en a point. Prenez garde cependant que le galop trop retenu pourroit faire devenir le cheval ramingue, et affoiblir la bouche de celui qui est léger à la main, comme le galop trop étendu est capable d'endurcir un appui qui seroit naturellement à pleine main.

Non seulement l'action du galop assure une bouche foible et sensible, mais elle dénoue le cheval et le rend libre de ses membres; elle donne l'attention à celui qui, par trop de fougue et d'impatience, n'attend ni l'aide du cavalier, ni le temps de partir; elle détermine celui qui se retient, et lui apprend à partir librement; et elle abat enfin les forces superflues de celui qui, par gaîté, use de sa vigueur pour se défendre. Mesurez cependant cette leçon au naturel, à la force et à l'inclination de l'animal, et souvenez-vous que les secousses précipitées nuisent aux chevaux sensibles et impatiens, autant qu'elles sont propres à ceux

qui sont lâches, paresseux, et qui se retiennent.

J'aurois voulu, Madame, pouvoir vous abréger cette leçon, elle vous a pris un temps que vous regrettez sans doute; mais le galop, pour vous, est le but et le principal objet de l'équitation. C'est pour y arriver qu'il faut connoître et pratiquer les autres allures; et l'on ne possède rien dans notre art si l'on ne sait pas galoper. Reprenez donc courage pour ce qui me reste à vous dire sur cet objet. Je vais vous donner le temps de respirer, et nous le terminerons dans une autre leçon.

LETTRE IX.

Dans un art qui a des principes fixes et des règles certaines, tous les bons auteurs qui écrivent sur la manière de le pratiquer, s'accordent toujours entre eux sur le même fond de leur doctrine. M. de Newcastle et M. de la Guérinière sont les deux écrivains les plus célèbres en ce genre; et je ne pouvois pas vous donner de meilleurs principes que ceux qu'ils ont développés dans leurs ouvrages; mais ils ont écrit pour former des écuyers qui pussent devenir leurs égaux, et leur ont transmis, avec de très-longs détails, tous les secrets de l'art qu'ils avoient porté à sa plus haute perfection. Vous n'avez pas, Madame, le même objet qu'ils supposent à leurs élèves, et je n'ai emprunté d'eux que les règles nécessaires au degré de connoissances que vous désirez acquérir, et qui seul convient à des Dames. J'ai fixé votre attention sur celles que M. de Newcastle et ma propre expérience m'ont données pour le galop. M. de la Gué-

rinière ne fait que les confirmer sous les rapports généraux ; mais il en donne de particulières que je dois encore vous faire connoître, parce qu'elles sont indispensables pour un cavalier qui ne veut point rester au-dessous de la médiocrité.

C'est une règle, dit-il, pratiquée par tous les habiles maîtres, « qu'il ne faut jamais » galoper un cheval sans l'avoir assoupli au » trot, de façon qu'il se présente de lui-même » au galop, sans peser ni tirer la main. Il » faut donc attendre qu'il soit souple de tout » son corps, qu'il soit arrondi, l'épaule en » dedans, qu'il obéisse aux talons au passage » de la croupe du mur ; et sitôt qu'il sera » parvenu à ce point d'obéissance, pour le » peu qu'on l'ébranle au galop, il le fera avec » plaisir. Il faudra le galoper dans la posture » de l'épaule en dedans, non seulement pour » le rendre plus libre et plus obéissant, mais » pour lui ôter la mauvaise habitude qu'ont » presque tous les chevaux, de galoper la » jambe de dedans de derrière ouverte, écartée » et hors de la ligne de la jambe de dedans » du devant. Ce défaut est d'autant plus considérable, qu'il incommode fort un cava» lier et le place mal à son aise, comme il est

» facile de le remarquer dans la plupart de
» ceux qui galopent, par exemple, sur le
» pied droit, qui est la manière de galoper
» les chevaux de chasse et de campagne. On
» verra qu'il sont presque tous l'épaule reculée
» et qu'ils sont penchés à gauche; la raison en
» est naturelle, c'est que le cheval, en galo-
» pant la jambe droite de derrière ouverte et
» écartée de la gauche, l'os de la hanche,
» dans cette situation, pousse et jette néces-
» sairement le cavalier en dehors et le place
» de travers. C'est donc pour remédier à ce
» défaut, qu'il faut galoper un cheval l'épaule
» en dedans, pour lui apprendre à approcher
» la jambe de derrière de dedans, de celle de
» dehors, et lui faire baisser la hanche; et
» lorsqu'il a été assoupli et rompu dans cette
» posture, il lui est aisé de galoper ensuite
» les hanches unies et sur la ligne des épaules,
» ensorte que le derrière chasse le devant, ce
» qui est le vrai et beau galop.

» Un autre défaut qu'ont beaucoup de ca-
» valiers, c'est qu'ils ne s'attachent point dans
» les commencemens à sentir leur galop, ce
» qui est pourtant une chose essentielle; c'est
» pour cela que j'ai jugé à propos d'enseigner
» ici un moyen de le sentir en peu de temps :

» je le tiens d'un ancien écuyer qui étoit en » grande réputation pour les chevaux de » course.

» Ce moyen est de prendre un cheval de » campagne qui aille un pas allongé et étendu, » et de s'attacher à sentir la position des pieds » de devant. Pour sentir cette position, il est » nécessaire de regarder dans les commence- » mens le mouvement de l'épaule pour voir » quel pied pose à terre, et quel pied lève, » en comptant ce mouvement dans sa tête et » en disant : Un, deux. Par exemple, lorsque » le pied gauche de devant se pose à terre, » il faut en soi-même dire, un ; et quand le » pied droit se pose à son tour, il faut dire, » deux ; et ainsi de suite, en comptant tou- » jours un, deux.

» Ce n'est pas une chose bien difficile que » de compter à la vue de cette position de » pieds ; mais l'essentiel est de faire passer » ce sentiment dans les cuisses et dans les » jarrêts ; ensorte que l'impression que fait, » par exemple, le pied gauche lorsqu'il se » pose à terre, passe dans le jarret gauche » sans plus regarder le mouvement de l'é- » paule, en comptant toujours comme on l'a » fait en le regardant, un ; et de même lorsque

» le pied droit se pose, il faut, sans regarder » le mouvement de la jambe, dire, deux. » Avec un peu d'attention, en observant cette » méthode, on sentira en peu de temps dans » les jarrets quel pied pose et quel pied lève; » et quand on sera bien sûr de ce mouve- » ment au pas, il faudra pratiquer la même » chose au trot, qui est un mouvement plus » détaché de terre, plus vite, et par consé- » quent plus difficile à sentir; c'est pourquoi » il faut, dans cette allure, recommencer » par regarder le mouvement de l'épaule pour » être sûr de sa position et faire passer ce » sentiment dans les jarrets, comme on a fait » au pas.

» Lorsqu'on sentira bien au trot la position » des pieds de devant sans regarder l'épaule, » on le sentira en peu de temps au galop, parce » que la position des pieds de devant au galop » se fait en deux temps comme au trot, un, » deux.

» Quand on sera sûr de son galop, il sera » facile de sentir quand il se désunira; car » un cheval désuni a l'allure si incommode, » que pour peu qu'on soit bien en selle, il » faudroit être privé de tout sentiment pour » ne pas sentir le dérangement que cause

» ce changement déréglé dans son assiette.
» Quoique ce soit une chose qui mérite
» plus d'attention que de science, que de
» sentir bien son galop, elle est pourtant
» absolument nécessaire à savoir pour mener
» un cheval dans les règles; et tout cavalier
» qui ne sent pas le galop du cheval, ne peut
» jamais passer pour homme de cheval. »

Je vous ai donné précédemment, Madame, une manière plus simple de bien sentir le galop de votre cheval; et si je vous transmets ici celle enseignée par M. de la Guérinière, c'est par respect pour ses principes qui ont toujours été la principale base des miens, en ce qu'ils s'accordent avec ceux de nos plus grands maîtres. La règle qu'il vient de vous donner exige une attention difficile qui se borne à bien sentir le galop; mais elle n'indique pas assez la manière de s'apercevoir quand il est désuni. Ma méthode me paroît plus sûre et beaucoup plus facile à pratiquer. Je vous conseille donc de la suivre, en vous donnant néanmoins un objet de comparaison capable de déterminer votre choix; et je reviens à la suite des principes qu'il donne sur le galop.

Il rapporte le sentiment de M. de la Broue, qui pense que le beau galop doit être raccourci

de devant et diligent des hanches ; puis il remarque à ce sujet que cette définition regarde le galop de manége dont nous parlons ici ; car pour celui de chasse ou de campagne, il doit être étendu. Cette diligence dans le train de derrière, qui forme la vraie cadence du galop, ne s'acquiert que par les envies de partir, les demi-arrêts et les fréquentes descentes de main. Les envies de partir déterminent un cheval plus vite que sa cadence ordinaire : le demi-arrêt soutient le devant du cheval après l'avoir déterminé quelques pas ; et la descente de main est la récompense qui doit suivre immédiatement après l'obéissance du cheval, et qui l'empêche de prendre la mauvaise habitude de s'appuyer sur le mors.

Lorsqu'un cheval prend facilement l'envie de partir, qn'il est assuré et obéissant à la main, au demi-arrêt, et qu'il ne met point la tête en désordre dans la descente de main, il faut alors le régler dans un galop uni, qui est celui dans lequel le derrière chasse et accompagne le devant d'une cadence égale sans traîner les hanches, et que l'envie d'aller et les demi-arrêts soient pour ainsi dire imperceptibles et ne soient sensibles qu'au cheval.

Pour parvenir à donner ce galop cadencé et uni, il faut examiner soigneusement la nature de chaque cheval, afin de pouvoir dispenser à propos les leçons qui lui conviennent.

Les chevaux qui retiennent leurs forces doivent être étendus et déterminés sur de longues lignes droites avant que de régler leur galop; ceux au contraire qui ont trop d'ardeur doivent être tenus dans un galop lent et raccourci, qui leur ôte l'envie de se hâter trop, ce qui en même temps augmentera leur haleine.

Il ne faut pas toujours galoper sur des lignes droites, mais souvent sur des cercles, les chevaux qui ont trop de reins, parce qu'étant obligés de tenir leurs forces plus unies pour tourner, que pour aller droit, cette action leur diminue la force des reins, leur occupe la mémoire et la vue, leur ôte la fougue et l'envie de tirer la main.

Il y a d'autres chevaux qui, avec assez de reins, ont de la foiblesse ou ressentent de la douleur, soit dans les épaules ou dans les jambes, ou dans les boulets, ou dans les pieds, par nature ou par accident. Comme ces sortes de chevaux se défient de leurs forces, ils se présentent ordinairement de mauvaise grace au galop; il ne faut pas leur demander de

longues reprises, afin de conserver leur courage et de ménager leur peu de vigueur.

Il y a encore deux autres natures de chevaux dont la manière de galoper est différente; quelques-uns nagent pour ainsi dire en galopant, c'est-à-dire qu'ils alongent les jambes de devant en les levant trop haut; d'autres, au contraire, galopent trop près de terre. Pour remédier au défaut des premiers, il faut baisser la main et pousser le talon bas, en appuyant sur les étriers dans le temps que les pieds de devant se posent à terre, et il faut rendre la main, quand le devant est en l'air, à ceux qui galopent trop près de terre et qui s'appuient sur le mors, en les secourant des gras de jambes et en soutenant de la main, près de soi, dans le temps qu'ils retombent des pieds de devant à terre, sans trop peser sur les étriers.

On doit toujours galoper un cheval d'une piste jusqu'à ce qu'il galope facilement aux deux mains; car si on vouloit trop tôt le presser d'aller de côté, c'est-à-dire avant qu'il eût acquis la souplesse et la légèreté du galop, il s'endurciroit l'appui de la bouche, deviendroit roide dans son devant, et on lui donneroit parlà occasion de se défendre. On

connoîtra facilement quand il sera en état de galoper les hanches dedans, parce qu'en lui mettant la croupe au mur, s'il se sent assez souple et libre pour obéir, pour peu qu'on l'anime de la langue et qu'on le diligente de la jambe de dehors, il prendra de lui-même le galop, que l'on continuera quelques pas seulement, l'arrêtant et le flattant après, et en lui faisant pratiquer cette leçon de temps à autre, jusqu'à ce qu'on le sente en état de fournir une reprise entière.

Voilà, Madame, d'après nos maîtres les plus célèbres, tout l'esprit de l'art que vous voulez acquérir en l'exerçant sous l'habit de notre sexe, et ne voulant point devenir un maître d'équitation. Vous connoissez votre cheval, vous savez le monter, vous y tenir avec grace et solidité, vous êtes en état de le diriger dans ses différentes allures, de connoître et de corriger ses défauts, et de tirer parti de ses qualités; mais vous avez acquis tout cela sous des vêtemens qui vous étoient étrangers, et vous allez reprendre les vôtres.

M. de Buffon disoit que de toutes les espèces de vêtemens, nous avons choisi l'une des plus incommodes; et que notre manière, quoique généralement imitée par tous les peuples, est

en même temps, de toutes les manières de se vêtir, celle qui demande le plus de temps, et celle qui paroît être la moins assortie à la Nature.

Comme tous les philosophes vouloient faire de nous des Romains, il falloit bien qu'ils fissent la guerre à nos habits courts et légers pour nous couvrir de la toge; cependant les Romains eux-mêmes avoient à cheval un habit court, et il leur étoit même défendu d'en avoir d'autres à l'armée. Quand M. de Buffon blâmoit la longueur de notre toilette et le temps que nous y mettons, il avoit oublié que celle des Romains étoit aussi longue, aussi recherchée que celle de leurs femmes; et que l'Empereur Othon, toutes les fois qu'il alloit au combat, se faisoit apporter son miroir pour s'assurer s'il ne manquoit rien à l'élégance de sa parure. Dans tous les temps et chez tous les peuples la plupart des hommes ont été femmes à la toilette; et en affectant même aujourd'hui dans leur habillement une simplicité grossière, ils remplacent la recherche des habits par celle des parfums. Cependant il faut convenir qu'aucun de nos généraux n'a figuré ni ne figurera vraisemblablement dans l'histoire, comme s'étant occupé

du soin de sa figure et de sa personne au moment d'une bataille.

La forme de nos habits vaut donc celle adoptée par tout autre peuple, et, à cheval, elle est la plus commode. Vous venez, Madame, de l'éprouver, et je ne doute pas que vous n'en conveniez avec moi; mais vous devez également vous servir des habits de votre sexe, et vous allez les reprendre. C'est un moment où un écuyer désireroit vainement de vous être utile; vous m'ordonneriez de vous quitter, et j'aurois la discrétion de ne point attendre vos ordres.



Dessinée par H. Vernet.

Position de la Dame.

LETTRE X.

Je vous rejoins, Madame, et vous allez continuer vos exercices sous un costume différent, qui, sans rien changer aux règles générales que je vous ai prescrites jusqu'à présent, exige cependant des modifications et des changemens dans les leçons que vous allez recevoir. Un habillement plus embarrassant demande d'autres soins, une autre manière de vous tenir à cheval et d'y être assise solidement : vous allez changer de selle et perdre l'usage d'une de vos jambes ; votre attitude à cheval ne sera plus la même, et va vous susciter une nouvelle manière de le diriger dans ses diverses allures. C'est donc un nouveau cours que vous allez faire ; mais vous en avez déjà tous les élémens, et par conséquent il sera moins pénible et moins long que le précédent : un peu d'attention et d'usage vous donneront bientôt les mêmes facilités pour bien conduire un cheval sous l'un et l'autre habillement.

Je vous suppose toujours accompagnée d'un homme qui possède la connoissance du cheval, et qui ait présidé au choix que vous en aurez fait. Il doit l'inspecter attentivement avant de vous engager à le monter, s'assurer s'il est bien bridé, ne point oublier qu'il doit avoir une martingale et qu'elle doit être un peu longue, ajuster l'étrier à votre point, et reconnoître enfin si rien ne vous incommodera, et si le cheval lui-même n'a rien qui puisse gêner ses mouvemens. Cette revue est toujours nécessaire lorsque vous vous disposez à monter à cheval, soit en homme, soit en femme, et jamais vous ne devez mettre le pied à l'étrier avant qu'elle ait été faite avec soin; c'est le moyen d'éviter une foule d'inconvéniens qui peuvent même quelquefois produire des accidens fâcheux.

Je vous ai donné précédemment les instructions nécessaires sur la forme et les commodités que doit avoir la selle dont vous allez faire usage; il s'agit de vous y asseoir avec grace et légèreté, et de manière à n'être ni gênée, ni blessée par votre habillement.

Il y a trois manières différentes de monter à cheval en femme. La première est de la placer près du cheval, le dos à très-peu de

distance de son épaule : la cavalière prendra les rênes de la bride avec la main droite et les tiendra fort longues, mais néanmoins égales ; la même main doit se porter ensuite sur le pommeau de la selle, et l'empoigner de manière à le tenir solidement ; la Dame s'appuie en même temps de la main gauche sur l'épaule du cavalier qui l'accompagne toujours pour l'aider dans cette action, et qui lui est indispensablement nécessaire ; celui-ci prend dans ses deux mains le pied gauche de sa Dame ; elle s'enlève sur sa jambe droite, et s'assied sans effort sur la selle.

La seconde manière de s'y placer est la même pour la position de son corps, près l'épaule du cheval ; mais le cavalier, au lieu de soutenir le pied de sa Dame dans ses deux mains, porte la droite sous son bras gauche pour lui servir d'appui ; elle s'élève alors avec légèreté sur la pointe de ses pieds, fait un saut, et avec l'aide de son cavalier elle se trouve assise.

Par la troisième enfin, on alonge l'étrier de manière à pouvoir le lui faire chausser avec son pied gauche : elle prend pour cela la position qu'elle doit prendre en homme pour monter à cheval, et toujours en s'aidant du

secours de son écuyer, elle se soulève sur le pied droit, et se met facilement en selle. Je trouve cette dernière méthode la meilleure des trois; mais pour une femme svelte et légère, les deux premières sont préférables, en ce qu'elles lui donnent meilleure grace.

Ce premier acte annonce déjà l'incommodité des habits de femme dans les exercices du cheval. Je sais bien que celui qui aura l'honneur d'être votre écuyer ne sera pas de mon avis; il trouvera sûrement fort agréable de presser un joli pied dans ses deux mains, de porter pour ainsi dire votre corps sur la selle, et de vous rendre enfin tous les services dont une Dame a besoin dans ce moment. Mais pour moi, me bornant à vous plaire par la franchise de mes leçons et par le désir de répondre à la confiance que vous m'avez donnée, j'avoue que j'aime mieux une Dame à cheval sous les habits de notre sexe, quand ils n'emprunteroient pas d'elle plus de grace et d'élégance que nous ne leur en donnons, que de la voir assise de côté sur la selle, et forcée de gêner la posture de son corps pour ne point aller dans une direction opposée à celle qui se présente naturellement devant elle; cependant, comme toutes les Dames n'adopte-

roient point un déguisement qui ne leur est plus nécessaire quand elles connoissent les règles de l'équitation, elles doivent savoir appliquer ces règles sous les habillemens de leur sexe comme sous celui du nôtre.

Lorsque vous êtes assise commodément à cheval, ce n'est plus de la main droite que vous devez tenir les rênes, vous devez aussitôt les faire passer dans la main gauche, et ce soin regarde votre écuyer comme vous-même; il doit s'en occuper et vous faire remarquer l'oubli que vous pourriez en faire. Les rênes appartiennent à la main gauche, soit que l'on monte en homme, soit que l'on monte en femme; ensuite vous passerez votre jambe droite sur l'encolure du cheval, de manière qu'elle se trouve sur son épaule gauche, et vous devez l'y laisser tomber mollement. Alors votre cuisse droite se trouvera retenue par le pommeau de la selle, et pour conserver de l'aplomb et de la solidité dans cette position, vous aurez soin que votre étrier, placé dans une juste proportion, de manière à n'être ni trop long ni trop court, soit parfaitement d'accord avec votre cuisse droite, et ne l'attire ni ne la pousse hors du point qu'elle doit occuper, ce qui dérangeroit

nécessairement l'appui que doit avoir le corps; et vous donneroit une attitude gênante.

Vous devez être assise sur votre selle comme si vous l'étiez sur une chaise, la partie gauche un peu avancée, sans cependant que la droite qui doit se porter un peu plus en arrière paroisse; car il faut faire ensorte de conserver la même position que vous auriez si vous étiez en homme, c'est-à-dire, la poitrine bien ouverte et les épaules effacées, sans néanmoins y mettre de la roideur ni de l'affectation, mais en donnant au contraire à votre maintien beaucoup de grace, de mollesse et d'aisance.

Le cavalier qui vous donne ses soins quand vous montez à cheval, doit avoir l'attention de bien étendre vos habits sur la selle, de manière qu'il ne s'y forme aucun pli, ce qui vous incommoderoit en peu de temps et ne manqueroit pas de vous blesser dans une course un peu longue. Ce soin que je lui prescrit ne lui échappera pas sans doute. L'écuyer d'une Dame n'a pas besoin d'être averti pour lui éviter tout ce qui pourroit lui occasionner une sensation désagréable ou douloureuse.

Le vent, quelquefois indiscret, agite les juppes d'une Dame à cheval, et sa licence ne se borne pas toujours à ce léger badinage;

mais on l'arrête plus facilement peut-être qu'un étourdi qu'une première indulgence encourage. Rassurez-vous donc, Madame, nous savons qu'en général ces sortes d'indiscrétions ne plaisent point à votre sexe, et vous serez préservée de celles que vous pourriez craindre à cheval. Deux moyens pour cela ont été mis jusqu'à présent en usage; l'un, imaginé par les Anglois, consiste à embrasser et contenir toutes les juppes par une courroie en cuir que l'on fait passer sous les cuisses, et qui par conséquent doit être fort incommode : l'autre, beaucoup plus simple, mais dont l'effet n'est pas aussi sûr, est d'attacher toutes les juppes ensemble, en les collant pour ainsi dire les unes sur les autres avec des épingles. Ces deux manières ont plusieurs inconvéniens qui se feroient sur-tout sentir dans le malheur d'une chute. Pour moi, je conseille à mes élèves de coudre légèrement un ruban mince au bas de la juppe de dessus, et de le passer autour du pied gauche en forme d'étrier. Toutes les juppes se trouvent ainsi contenues par la première, et le zéphir, devenu plus timide, se bornera à caresser la rose sans en soulever les feuilles.

Lorsque par tous ces petits soins vous vous trouverez assise commodément, et que vous

n'aurez plus à craindre la légèreté de vos habits, vous commencerez par ajuster vos rênes, de manière qu'elles soient parfaitement égales; vous observerez pour la position de votre main les mêmes règles que je vous ai tracées dans la leçon de votre exercice en homme : cependant, comme les premières fois que vous monterez en femme, vous serez peut-être un peu gênée par le pommeau de la selle, vous pourrez sans conséquence et sans en contracter l'habitude, appuyer votre main gauche sur votre cuisse droite, mais seulement pour vous reposer de temps en temps; et dès que vous pourrez vous passer de ce soulagement, vous rendrez à votre main la position qu'elle doit avoir.

Je vous ai dit, Madame, qu'en montant à cheval en homme, il falloit que la main fût d'accord avec les deux jambes pour bien diriger l'animal dans ses différentes allures. Maintenant vous n'avez plus qu'une jambe à mouvoir, puisque l'autre est sur l'épaule de votre cheval, et ne vous sert plus que de point d'appui. Vous concevez la différence de cette position, et vous attendez que je vous explique comment vous pourrez suppléer à la jambe dont vous ne pouvez faire usage;

vous êtes étonnée que vous puissiez faire mouvoir votre cheval à droite ou le porter en avant, puisque pour ces deux mouvemens je vous ai appris à vous servir de vos deux jambes, et qu'il ne vous en reste qu'une en activité; mais votre embarras va cesser en apprenant que votre main droite, en vous servant de la gaule, deviendra votre jambe droite et la remplacera dans ses fonctions. Il faut pour cela que votre gaule, placée comme je viens de vous le dire, dans la main droite, soit pendante à côté du corps du cheval, assez près pour pouvoir au besoin vous en servir avec promptitude, mais en même temps assez éloignée pour qu'elle ne le touche pas sans que vous la dirigiez.

Vous voilà donc placée de la manière la plus commode, et prête à recommencer en femme les mêmes exercices que vous avez faits en homme; mais ils feront la matière des leçons qui me restent à vous donner, et je vais vous laisser le temps de vous y préparer.

LETTRE XI.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, Madame, ce que vous m'avez écrit sur le regret que vous éprouvez d'avoir quitté les habits de notre sexe pour continuer l'exercice d'un art qui, dites-vous, semble tellement lui appartenir, qu'il faut au moins emprunter les dehors qui nous distinguent, si l'on veut le pratiquer avec aisance et avec grace. J'ai ri du petit dépit qui vous fait imaginer qu'assise de côté sur votre cheval, et votre gaule à la main, vous ressemblez à une villageoise qui, montée de même sur son mulet, conduit à la ville les choux et les carottes de son jardin.

Non, Madame, vous ne pouvez point avoir l'air d'une villageoise, à moins qu'elle ne soit la plus aimable des bergères qu'ont célébrées nos poëtes. J'avoue que l'habillement des hommes est infiniment plus commode à cheval, et que leur manière de s'y tenir donne plus de grace et de dextérité que celle dont les Dames sont forcées de faire usage sous les

habits de leur sexe. Mais ne croyez pas qu'elle soit sans agrément ; une jolie femme en donne à tout, et son maintien, quand il est noble et gracieux, plaît à cheval comme dans tous les lieux où elle se montre. Il est d'ailleurs des distinctions tellement nécessaires, qu'on ne peut y renoncer sans heurter les préjugés; et celle qui est attachée à votre habillement vous est si favorable, que vous perdriez nécessairement au change. L'exercice du cheval peut faire une exception, direz-vous; non, Madame : vous aurez à cheval toute la grace d'un joli homme, mais non pas celle d'une jolie femme, que sans doute vous ne sacrifieriez pas au plaisir de bien monter à cheval. Gardez donc votre habillement dans cet exercice, il ne vous impose pas l'obligation de ne jamais monter à cheval en homme, seulement il est utile que vous sachiez y monter sous l'habillement des deux sexes, et plus particulièrement du vôtre. Cette leçon sera donc une suite de la dernière, et je ne doute pas que vous ne preniez du goût à continuer cette seconde partie de votre cours comme nous l'avons commencée. Il est nécessaire que, possédant l'art de bien conduire un cheval, vous puissiez avoir le choix de le monter en homme ou en femme.

Vous adopterez notre habillement dans les voyages, à la chasse et dans les exercices d'équitation ; vous reprendrez le vôtre dans les parties de plaisir, de campagne, de promenades. Cessez donc de considérer les habits de votre sexe comme nuisant au maintien que vous désirez avoir à cheval ; veuillez avoir vos graces, et elles ne vous quitteront point sous quelque dehors que vous paroissiez.

Je vous ai laissée dans la position que vous devez prendre sur la selle et prête à donner le mouvement à votre cheval. Ce premier mouvement doit être le pas, et vous devez vous y former longtemps avant de passer à une autre allure, et sur-tout jusqu'à ce que la main droite s'accorde parfaitement avec la jambe gauche : il faut pour cela vous borner longtemps à marcher au pas, et que votre écuyer vous fasse tourner continuellement sur la main droite, ayant grand soin de faire accompagner de cette main, ou ce qui est la même chose, de la gaule, tous les mouvemens qu'il vous fera faire de ce côté là.

Ne vous effrayez point, Madame, du long exercice que je vous ai prescrit au pas, je le borne à un mois, et ce temps doit vous suffire. Il en sera de même du trot qui, comme

je vous l'ai déjà fait observer, est celle de toutes les allures du cheval à laquelle il faut donner le plus de temps et d'importance, soit pour y former le cavalier, soit pour assouplir et dénouer les membres de l'animal d'après les règles que je vous ai transmises dans vos leçons en homme. Il n'y a ici de différence que le remplacement de la jambe droite par la gaule et la main qui la dirige; de sorte que vous vous servez de l'une et de l'autre dans tous les cas où, lorsque vous êtes en homme, vous vous servez de votre jambe droite, en faisant attention néanmoins que la gaule à laquelle le cheval est rarement accoutumé, lui faisant éprouver une sensation plus vive que la jambe, il faut en modérer l'usage selon son humeur et son caractère.

Vous trotterez donc aussi longtemps qu'il vous sera possible : cet exercice vous fatiguera sans doute, et je voudrois pouvoir vous l'adoucir; mais cela dépend beaucoup plus de l'aisance avec laquelle vous devez vous tenir à cheval, que de la nature du trot qui deviendra moins rude encore, si, d'après les règles que je vous ai données, vous vous attachez sur-tout à le rendre uni.

Cependant, comme vous avez reçu en

homme des leçons qui vous ont donné les principes et l'usage du trot, je ne veux point abuser de votre patience, ni vous fatiguer par un exercice ennuyeux ; et si, après vous y être livrée quelque temps, vous vous sentez le courage de porter votre cheval au galop, je composerai volontiers avec vous pour accorder vos désirs avec les miens que je sacrifierois tout entiers sur tout autre objet, mais qui, sur les leçons d'un art difficile et pénible, doivent toujours modifier les actes de complaisance qu'un maître doit à ses élèves.

Voici donc dans ce cas, Madame, la composition que je fais avec vous, comme avec toutes mes écolières qui me témoignent de l'impatience sur la longueur du temps que je voudrois qu'elles employassent au pas, vous ferez, dans chaque leçon qui sera d'une heure, une reprise d'un quart-d'heure au pas, une autre reprise d'un quart-d'heure au trot, et vous donnerez au galop le reste du temps que je viens de vous fixer pour votre leçon. Vous voyez que je le partage à votre gré, puisque j'en assigne la moitié à celle des trois allures qui plaît davantage à votre vivacité.

Je viens de vous parler d'une reprise pour chaque allure, et vous désirez sans doute que

je vous définisse cette expression. C'est un terme de manége dont nous nous servons pour exprimer le repos nécessaire à nos élèves après chaque genre d'exercice, et dont les chevaux eux-mêmes ont besoin pour reprendre haleine, et être plus en état de soutenir la suite d'un travail encore plus pénible pour eux, qu'il ne l'est pour les écoliers; mais ce repos n'exige pas que le cavalier descende, il doit même rester à cheval jusqu'à ce qu'il recommence l'exercice. Lorsque nos élèves ont fait une trentaine de tours de manége à droite et à gauche, ils se rangent tous sur une même ligne pour attendre le moment où ils doivent reprendre le cours de leur leçon : ils sont ordinairement au nombre de sept qui manœuvrent ensemble, et l'on ne peut, pour l'utilité de la leçon, en réunir davantage; de sorte que pendant le temps de l'inaction on se demande quelquefois : Êtes-vous ou n'êtes-vous pas de la reprise? cela s'entend parfaitement, et je ne doute pas que dans ces sortes d'exercices vous ne fussiez l'élève la plus intelligente.

Je vous suppose donc, Madame, à la troisième reprise, à votre reprise chérie, c'est-à-dire, à celle du galop; elle fait le bonheur

de toutes les jeunes Dames qui montent à cheval, et rien n'est plus naturel, rien même ne plaît davantage au maître que leur goût pour cette allure, pourvu qu'il n'en résulte pas de la négligence pour les autres, qui sont le fondement du galop.

Mais vous êtes à cheval d'une autre manière que vous n'étiez en homme : cette différence de position, la rapidité du mouvement auquel va se porter l'animal, exigent une autre manière de le conduire, et de l'attention sur votre personne, qui ne peut être bien assurée dans cette posture qu'après avoir fait un certain usage du galop. Quelques règles à cet égard vous suffiront, et votre intelligence vous donnera la facilité nécessaire pour les mettre en pratique.

La première remarque à faire, et qui est importante, c'est que le cheval, que je suppose bien dressé pour l'usage d'une Dame, ne doit jamais galoper qu'à droite; c'est une attention que vous devez avoir, si vous voulez ne point éprouver un mouvement désagréable; car quoique le cheval pût galoper à gauche très-uniment, vous ne seriez point à votre aise, et vous pourriez par-là perdre à la fois de vos graces et de votre aplomb, ce qui doit

arriver quand on n'est point à cheval avec aisance et qu'on y éprouve une certaine gêne. Je vous ai suffisamment expliqué plus haut ce que c'est que de galoper à droite, et vous savez également sentir votre galop ; il ne vous faudra donc en femme qu'un peu d'usage et d'attention.

Mais vous voulez partir au galop, et votre position, différente de ce qu'elle étoit en homme, exige quelques nouvelles règles, quoique toujours fondées sur les principes que vous avez reçus.

Lorsque votre cheval est bien dans la main, vous marquez un demi-temps d'arrêt, vous l'enlevez un peu de la main en lui donnant un petit coup de gaule à l'épaule droite, et vous l'embarquez aisément au galop. S'il galope juste, vous éprouvez dans votre cuisse droite la même sensation que vous ressentez quand vous le montez en homme ; alors rendez et reprenez souvent, faites ensorte de sentir toujours bien votre cheval dans la main, et continuez l'action de rendre et reprendre fréquemment ; et si, comme je le présume toujours, votre cheval est bien dressé, votre mouvement sera doux, agréable, et vous serez à l'abri de tout accident.

Voilà, Madame, à quoi je réduis les principes de l'équitation pour les personnes de votre sexe; et si, pour les mettre à profit, vous faites usage de l'adresse, de l'intelligence et des graces qui vous sont naturelles, vous serez au-dessus de bien des hommes qui, sous prétexte qu'ils ne se proposent pas de devenir des écuyers parfaits, se bornent à un cours de quelques mois, qu'ils ont fait sans goût comme sans attention, et sortent du manége, satisfaits de posséder la moitié des connoissances qu'ils doivent avoir. Mes principes, quoique destinés pour les Dames, peuvent donc également suffire au plus grand nombre des hommes; et comme je n'ai point eu l'intention de faire un traité complet qui vous seroit inutile, comme cette matière a été approfondie par les hommes les plus célèbres, je renvoie à la lecture de leurs ouvrages ceux qui ont, dans cet art précieux, la noble ambition de marcher sur leurs traces.

Pour vous, Madame, qui ne voulez qu'un objet d'exercice et d'amusement, objet dont la plupart des hommes se contentent également, je termine mes leçons, en vous priant de ne point oublier qu'une bonne et ferme tenue à cheval, une main douce, beaucoup

d'aisance et de grace, et une grande attention à bien sentir son cheval, sont les bases principales de l'art de l'équitation.

Ces principes fondamentaux n'étoient pas connus sans doute de ces fières Amazones, qui donnèrent à votre sexe l'exemple du courage et de l'intrépidité dans le danger. Elles faisoient trembler les peuples et renversoient les empires en combattant à pied; mais lorsqu'elles étoient à cheval, l'inexpérience déconcertoit leur hardiesse; et le plus léger mouvement, s'il étoit imprévu, suffisoit pour leur faire perdre l'équilibre et les précipiter aux pieds de leurs chevaux. C'est, au rapport d'un ancien auteur (1), ce qui leur arriva devant le temple d'Achille, qu'elles vouloient détruire par vengeance contre le héros à qui il étoit dédié. Une cavalerie nombreuse environnoit l'édifice sacré; elles avoient inutilement tenté de le forcer par leurs armes ordinaires, et voulant jouir de tous les genres de gloire, elles voulurent opposer des escadrons aux escadrons de leurs ennemis. Mais à la première attaque, leurs chevaux effrayés galopèrent en désordre, les renversèrent

(1) Philostrate.

toutes, les foulèrent sous leurs pieds, et leur firent éprouver une défaite honteuse, la seule qui ait souillé leur histoire.

Vous en saurez assez, Madame, pour ne jamais craindre un pareil événement. Ce peuple de guerrières avoit outragé son sexe à force de vouloir l'honorer, et elles en furent punies. Vous n'aurez d'elles que leur courage, et vous l'ornerez des heureux talens que vous tenez de la Nature ; vous ne braverez les dangers de l'équitation que parce que vous aurez assez d'expérience et d'adresse pour ne pas les craindre, et vous n'aurez pas des escadrons à combattre, mais un exemple à donner de l'aptitude de votre sexe à tous les arts utiles et agréables.

Il me reste quelques mots à vous dire sur un sujet d'inquiétude qui m'a été proposé par une de mes écolières. Un de mes chevaux est malade, m'a-t-elle dit, et mon maréchal est un homme ignorant sur lequel je ne puis me reposer pour son traitement ; l'art de soigner et de guérir les chevaux ne doit-il pas faire partie de celui de l'équitation? Souvent leurs maladies exigent les secours les plus prompts, et une femme doit être fort embarrassée dans ces sortes d'occasions, quand elle

n'est point en état de connoître et d'administrer les remèdes dont l'animal a besoin. Donnez-moi, je vous prie, continua-t-elle, quelques instructions sur cette matière : et puisque vous faites un traité d'équitation pour les Dames, ouvrage auquel je destine une place distinguée dans ma bibliothèque, ne manquez pas d'y donner un chapitre à cette partie intéressante. Elle a été traitée, dit-on, par les écuyers célèbres qui ont écrit sur l'art de monter à cheval ; et il semble en effet que celui qui se fait honneur d'un si beau talent, doit posséder en même temps celui de secourir l'animal quand il est malade. Comme vous ne vous êtes proposé de nous donner qu'un abrégé des principes d'équitation, j'espère que vous y ajouterez au moins quelques instructions sur les maladies les plus ordinaires des chevaux, et sur la manière de les prévenir ou de les traiter.

J'aurois désiré, Madame, pouvoir satisfaire sur ce point le vœu de mon écolière, que partageront vraisemblablement beaucoup d'autres, et vous peut-être en particulier.

Il est vrai que nos grands maîtres de manége, en publiant dans les plus savans ouvrages les résultats de leur expérience, ont

cru que l'art de soigner et de guérir les chevaux dans leurs maladies, étoit inséparable des connoissances que doit avoir un écuyer; mais d'abord ces grands auteurs n'écrivoient point pour les Dames : leur but principal étoit de former des hommes de cavalerie, et il eût paru manquer quelque chose à leurs principes s'ils ne les eussent pas étendus jusqu'à l'art de guérir les chevaux.

En second lieu, ce qu'ils ont écrit à ce sujet étoit d'autant plus indispensable, que la science vétérinaire étoit alors peu cultivée, si ce n'est par les premiers maîtres du manége.

Mais aujourd'hui cette science est un objet particulier, auquel sont exclusivement destinées deux Écoles célèbres qui reçoivent dans leur sein des élèves de toutes les parties de l'Europe, et les renvoient ornés de connoissances et d'instructions profondes sur cette partie. Ces connoissances, rapportées par ceux qui les ont acquises, sont à la fois utiles aux écuyers, aux propriétaires, aux cultivateurs et à tous les habitans des villes et de la campagne : partout aujourd'hui sont répandus les élèves de ces Écoles fameuses, et ils remplissent les vues bienfaisantes du Gouvernement, en faisant découler de leurs talens et de leur ins-

truction l'utilité générale qui a été le but de l'institution de ces deux grandes Écoles.

L'une est établie à Charenton, près Paris ; le siége de l'autre est à Lyon. M. Chabert, chef de la première, lui donne la plus grande célébrité par la profondeur de son savoir, par l'étendue de son génie et de ses lumières.

La seconde, sous la direction de MM. Bredin et Hénon, brille également de l'éclat de ces deux hommes célèbres : les uns et les autres ont écrit sur la science précieuse qu'ils enseignent avec tant de succès ; et un écuyer ne peut plus aujourd'hui se permettre de donner des principes qui leur appartiennent exclusivement, avec d'autant plus de justice qu'il seroit impossible d'atteindre à la perfection qu'ils leur ont donnée. Je ne possède à cet égard que de foibles lumières acquises par la longue expérience que j'ai du cheval, comme écuyer, et je ne dois point hasarder des principes incertains sur une science que des hommes habiles ont traitée de manière à ne rien laisser à désirer. C'est donc à leurs ouvrages que je renvoie mes élèves, et vous particulièrement, Madame, si vous désirez vous instruire sur l'art de traiter les maladies qui peuvent survenir à vos chevaux, et je me borne aux

leçons que vous m'avez demandées sur l'équitation ; je serai heureux, et j'aurai rempli mon but, si vous daignez les recevoir comme un témoignage du vif désir que j'ai de vous être utile et agréable.

Cependant, Madame, puisque vous prenez intérêt au succès d'un genre d'exercice aussi utile et aussi noble tout à la fois que celui de l'équitation, jusqu'à ne pas dédaigner de descendre dans les moindres détails, je ne peux finir cette lettre sans émettre un vœu que j'ai formé depuis longtemps en faveur des deux Écoles dont je viens de vous parler. C'est de voir dans chacune d'elles un manége pour ceux des élèves qui, par leur physique et une constitution forte, seroient le mieux disposés à monter à cheval. Cet etablissement pourroit être très-peu dispendieux pour le Gouvernement : vingt chevaux seulement seroient donnés à chaque manége. Les élèves les plus souples, les plus agiles, les plus intelligens, recevroient les leçons convenables à ce genre d'instruction. Il en résulteroit après quelques années un grand avantage pour la France : bientôt il y auroit dans son sein une foule d'hommes précieux qui réuniroient, aux connoissances de l'art vétérinaire, celui de

dresser les chevaux, et le talent, comme piqueurs, d'instruire des soldats. Dans les régimens, dans les camps, dans les états-majors même, ces hommes seroient infiniment utiles.

Ce projet, tout simple qu'il est, ces idées toutes naturelles qu'elles sont, ne sont pas venues à l'esprit des grands maîtres qui m'ont précédés dans la carrière que je parcours depuis plus de trente ans. M. Bourgelat, parfait écuyer et vétérinaire consommé, semble n'avoir pas songé à améliorer l'établissement des Écoles vétérinaires. Mais tout n'a pas encore été dit : le domaine de la pensée s'étend par les lumières que répandent les écrits des hommes qui ont existé avant nous. Je me crois donc après cela autorisé à vous faire part ici de celles que mes réflexions m'ont suggérées.

Si ce projet, Madame, semble ne pas devoir trouver place dans un ouvrage qui ne doit contenir que des leçons pour monter à cheval avec adresse et avec grace, excusez-moi en faveur de mon intention ; d'ailleurs, depuis que j'ai l'honneur de vous voir, vous m'avez convaincu que votre sexe ne veut plus être étranger à rien. Si vous adoptiez une idée que je n'ai fait que jeter en passant, je

vous prierois de la faire valoir dans toutes les occasions qui pourroient se présenter, avec cette finesse, cette élocution facile et entraînante avec lesquelles vous forcez tout le monde d'être de votre avis. Si ce foible essai pouvoit être présenté par une main comme la vôtre, au HÉROS qui gouverne la France, d'un coup d'œil, comme l'aigle, il découvriroit ce que mon idée présente d'important pour le Gouvernement, il l'agrandiroit et donneroit aux deux Écoles que j'ai en vue dans ce moment, tout le degré d'utilité dont elles sont susceptibles.

Duperron

Fin de la onzième et dernière Lettre.

